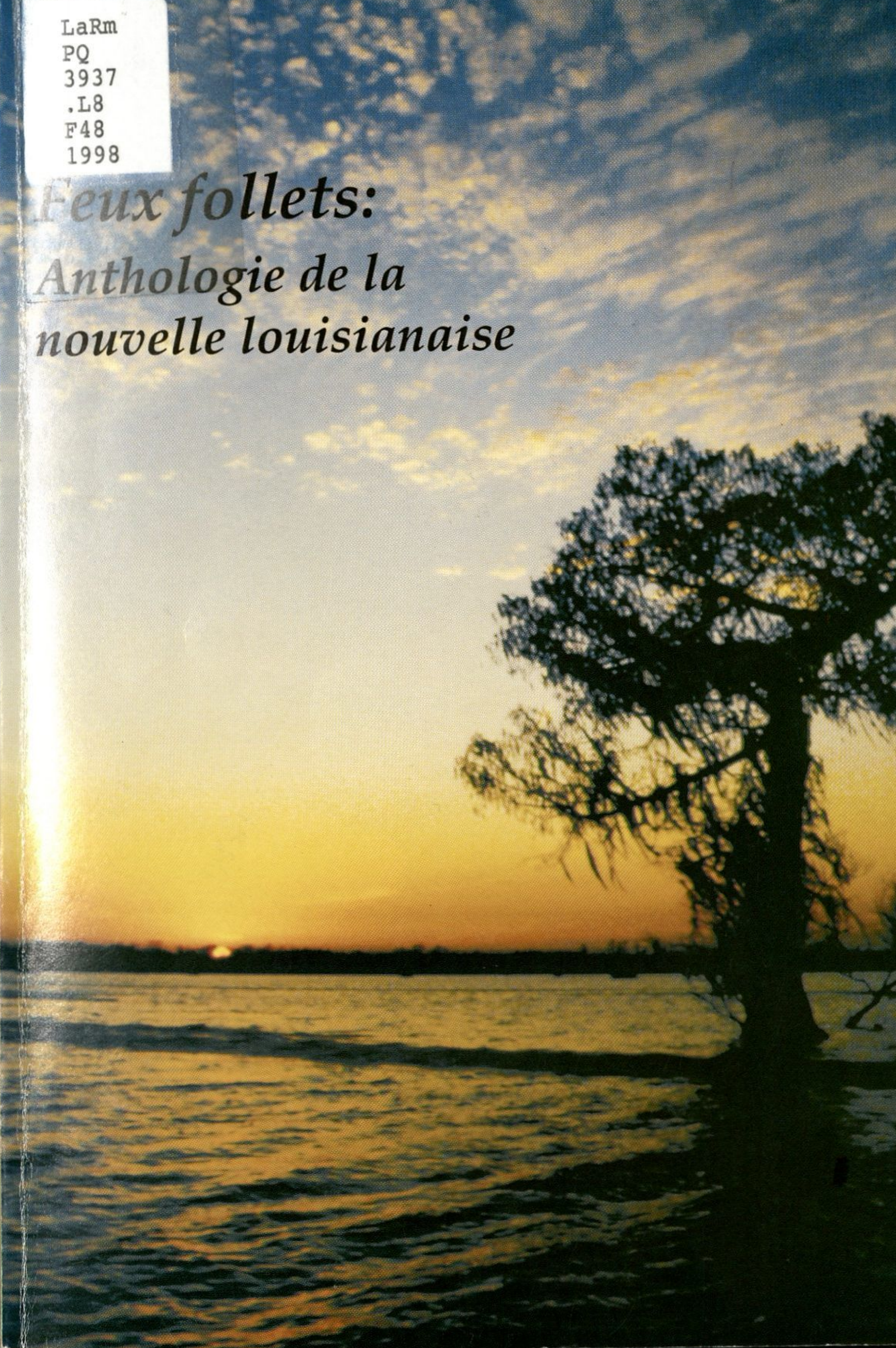


Feux follets: Anthologie de la nouvelle louisianaise

Feux follets: Anthologie de la nouvelle louisianaise

Feux follets: Anthologie de la nouvelle louisianaise

Éditée par David Cheramie

Éditions de la Nouvelle Acadie
Centre d'Études Louisianaises
Université du Sud-Ouest de la Louisiane
Lafayette, Louisiane 70504

Library of Congress Catalog Number: 98-70359
ISBN Number: 0-887366-22-9

Published by The Center for Louisiana Studies
P.O. Box 40831
University of Southwestern Louisiana
Lafayette, LA 70504-0831

Contents

Introduction

> La Louisiane, si l'on excepte la Mobile, ne fut jamais conquise par les armes: quelques traits de plume, de temps à autre, décidaient en Europe du sort de sa population et de ses immenses territoires.[1]
>
> Marc de Villiers du Terrage

J'ai déjà entendu quelque part, je ne me rappelle ni où ni quand, que les Mayas croyaient qu'un ouragan était la révolte de l'eau, du feu et du vent contre la terre et que le mot ouragan nous vient d'un peuple antillais, aujourd'hui disparu, pour désigner un de ses dieux. Cette idée d'une conspiration divine de trois des éléments contre le quatrième me plaît beaucoup. Je trouve qu'ils avaient raison de comploter de la sorte: d'abord parce que les gens commencent à "se croire" à cause de l'importance qu'ils semblent accorder à la terre, ensuite parce qu'il faut tant de force pour effacer les lignes que nous dessinons avec orgueil sur cette terre, trop souvent source de faux espoirs et de vraies souffrances.

La Louisiane est un bon exemple de cette terre qui se fait redessiner la carte de temps en temps. Du moins, c'est ce qu'on pourrait croire étant donné la fréquence avec laquelle le dieu *Uracan* ou *Uricana* (on n'est jamais sûr du nom de Dieu) visite les estuaires entre le Mississipi et le Sabine. Mais les ouragans qui s'abattent sur la Louisiane ne commencent pas toujours avec un orage aux Canaries. Certains commencent par un négrier portuguais, traffiquant de "bois d'ébène". Certains commencent par un gouverneur anglais qui trouve la terre des Acadiens trop fertile, leurs chevaux trop beaux. Certains commencent par un certain Toussaint L'Ouverture, certains par un certain Beausoleil Broussard. Mais peut-être les plus puissants commencent non pas avec un coup d'aile de papillon, mais avec un coup de plume d'un Louisianais en quête d'identité francophone.

Dix petits ouragans donc. Dix Louisianais, de naissance ou d'adoption, des bayous ou des prairies, de la ville ou de la campagne, ont choisi le français pour tracer les lignes de leur topographie personelle. Dix individus, différents les uns des autres et pourtant ils partagent tous deux choses: ils sont tous Américains, ils écrivent tous en français. Drôle de situation, je

[1] Marc de Villiers du Terrage, *Les dernières années de la Louisiane française* (Paris: E. Guilmoto, 1904) I.

l'avoue. Avons-nous "la cervelle mélaillée" à cause de la chaleur et du vent? Avons-nous besoin d'une leçon de géographie ou d'histoire? Non, si nous écrivons en français, c'est parce que nous avons une hypersensibilité aux questions de temps et d'espace.

Nous savons que cette terre parlait français déjà, même quand les États-Unis n'étaient qu'une lueur folle dans les yeux de quelques colons anglais surimposés. Nous savons que, comme nos frères et sœurs venus d'Afrique, ce n'est pas nous qui avons forcément choisi cette terre mais c'est elle qui nous a choisis. Nous savons que les marées passent et que nous restons. Dix petites façons de dire: "Assez! Assez de ces coups de plume venus d'ailleurs pour décider de notre destin! Assez de ces coups de fouet pour avoir parlé français sur le terrain d'école! Assez de ces coups de vent qui nous emporte loin de la maison!"

C'est à notre tour de conspirer, de respirer ensemble, pour souffler la vie dans notre Verbe, *icitte et asteur*. Il ne vous reste que de tourner la page et de vous laisser aller dans cette Louisiane jaillie de l'imaginaire de celles et de ceux qui l'habitent et qui sont habités par elle.

David Cheramie

Cédric et Beauzin

Là où il y avait un arbre, asteur il y avait Cédric, son fusil et un arbre.

En plein soleil, Cédric était après guetter les têtes des arbres en tout cas il aurait eu une autre chance de tuer un écureuil. Quand il a décidé de voir où mettre ses pieds, il en a trouvé quatre: ses deux pieds à lui et les deux de son beau-père, Beauzin. Un serpent à sonnette aurait pas pu lui faire plus peur.

Assis par terre, Beauzin avait les yeux fermé. Il était pas tout à fait endormi, mais appuyé contre un vieux chicot gris, il était plus bien capable de dire la différence entre ses reins et les noeuds de racines. Si Cédric aurait arrivé un peu plus tard, il aurait peut-être trouvé un champignon ronfleur.

Dans ces bois, toutes les branches sont grises et les broussailles sont gris-blanc. Tout ça il y a à chasser doit grouiller ou sauter pour être vraiment là, et là se trouvait Beauzin, fond par terre, après se perdre dans le brouillard entre ses oreilles. Cédric a manqué d'avoir une crise quand il a vu quatre pattes là où il aurait dû en voir deux.

Et Beauzin? Ces yeux ont ouvert comme deux canifes. Dans ce moment, si Beauzin aurait pu avoir ça qu'il aurait voulu, Cédric aurait disparu parce qu'il aurait jamais été né. Seulement un moment ça dure, et Beauzin a fait ça qu'il avait habitude de faire. Il était assez vaillant qu'il pouvait dire, "Bon alors. C'est temps d'aller?" Il s'a mis debout avec une lamentation de ces rhumatismes, et il s'a allumé une cigarette. La boucane était grise.

Sois pas curieux de leur succès à chasser. Ça qui compte c'est quoi ça veut dire, se perdre comme ça contre un vieux chicot gris—-se fondre comme ça. Pour commencer, Beauzin avait passer la nuit blanche, et il était debout à trois heures du matin dans ces bottes avec son fusil dans la main, son pantalon dans l'autre, tout manière endormi, tout manière malpris. Il aurait dit que c'était son vieux âge, même vieux âge qui l'avait occasionné de dire, de temps en temps, "La vie, c'est pas grand' chose. Ça passe trop vite." Deux heures plus tard, entre la prairie et les grands bois, il a eu un frisson. Les étoiles d'or, légions infinies, bénissaient les arbres. Comme un chien de chasse il avait besoin de pisser et il l'a fait carrément. Et carrément il se sentait gaillard et plus. Il se

sentait prime, plein de potasse. Il était bien sûr qu'il aurait pu marcher en travers de tous les bouts et les bas-fonds parce qu'il était comme s'il était encore jeune, et ç'aurait pas fait de différence s'il aurait tué deux écureuils ou douze et peut-être un daim ou un ours.

Les chênes verts en avant faisaient une place noire comme une grande gueule ouverte. Cédric voulait prendre le bord gauche et faire sa chasse pas trop loin de la prairie; il avait peur de se perdre dans les bois à force que c'était noir. Enfin, il avait peur de faire une chasse sans se raser premièrement. Beauzin a dit, "Bon d'abord. Comme ça tu vas sortir le même jour t'as rentré. Moi, il y a pas de dire. Tu vas peut-être me voir la semaine qui vient." Il a chargé son fusil et il a parti droit pour la gueule noire, et la gorge aussi.

"Oublie la gorge. Mets-toi dans le ventre. C'est là ta chasse," y a dit un copal ou un morceau de rêve accroché dans ses branches. N'importe. Il a parti sans lumière, sans être capable de voir et sans se border contre aucun arbre. Il aurait pas pu dire comment c'est qu'il pouvait traverser une partie des grands bois avant jour comme ça et je pense pas qu'il aurait pu se rappeler de l'avoir fait non plus. Ça qui compte, c'est qu'il se trouve une demie-heure plus tard près des bas-fonds, dans un brouillard où l'air était plein de besoin et d'envie. Planté comme il était entre un noyer et un hêtre, tu l'aurais jamais vu. Si t'aurais passé près, peut-être t'aurais pu entendre le bourdonnement du sang dans ses veines.

S'il faut dire, il a tué juste un écureuil: un parce qu'il était noir. Les autres a joué dans les branches tout alentour et quand il a vu assez une heure ou un an plus tard, il a retourné près du copal qui y avait peut-être parlé et là il se posait le fond par terre, il se fait bien à son aise. Dans son idée un brouillard chauffé par le soleil l'enveloppe. C'était agréable. Sans aucun besoin, sans aucune envie, il était absolument à son aise. Il y avait pas grand'différence entre lui et le vieux chicot gris et chaque seconde qui se passait, il y avait moins de différence. Beauzin était d'accord de laisser les affaires exactement comme ça, sans limite. Si l'écureuil dans sa poche aurait voulu reprendre vie et s'échapper, il aurait été d'accord.

Mais Cédric a fait son apparence. Il a eu peur. Et à ce moment-là, il avait raison.

John Sherrill Fontenot

Le Tablier

"I don't have my material for my apron," j'dis à Miss Jones dans eine voix si basse que c'est ein miracle qu'a' m'a attendu.

"Smock," dit Miss Jones en ployant ein patron de papier crâlant.

"Well, anyhow, I don't have it," j'dis mes yeux fixés sur mon lunch can. Je m'avais dépêché à parler avec Miss Jones avant qu'a' pouvait partir dîner.

"You can bring it for tomorrow, then," dit Miss Jones. "The class will have to take turns with the patterns anyway."

"I can't have for tomorrow either," j'dis. "My mother says that I'll have to use one of her aprons when we start cooking next month."

Miss Jones s'a levé en me regardant. Alle était eine grande femme. C'était eine blonde aux gros yeux bleus, grandis par des lunettes épaisses. A' portait eine robe bleue caille— le même bleu que ces yeux.

"You need a smock of your own, Lula," dit Miss Jones. "Is there any way you can have your fabric this week? As quick as you are with your projects, you'll have no trouble finishing your smock right along with the rest of the class."

"No, Ma'am. We don't have the money, Mom says," j'dis, en essayant d'avaler la honte qui me montait dans la gorge.

En espérant sa réponse, je pensais, "Pourquoi tu crois a' me demande autant de questions? Juste pour me faire le dire? J'savais qu'a' m'aurait fait ça. Me faire brailler parce qu'on a pas d'argent pour acheter cette maudite étoffe pour ein tablier que j'ai vraiment pas de besoin, quand Mom m'a déjà dit que j'peux avoir ein des siens. Merci Bon Dieu que toute la classe est pas icitte!"

"Oh, Lula," dit Miss Jones, "I didn't realize. I'm sorry. Sure you can use your mother's apron."

"Thank you, Ma'am," j'dis en renifflant. "Bye."

"See you in class after lunch," dit Miss Jones.

J'ai sorti au beau soleil d'hiver pour rejoindre mes amies qui avaient déjà rouvert leurs lunch cans sous un des gros chênes devant la maison d'école de Gueydan High. C'était une journée froide de janvier. Je me rappelais pas quoi Mom avait pack aujourd'hui. Je m'en foutais pas mal. Ça serait soit ein oeuf frit

ou du peanut butter sur ein bisquit. On avait pas fait boucherie depuis Christmus, ça fait il y avait p'us de graton pour manger avec du riz froid. Les patates douces étaient rares aussi. Mom dit toujours que c'est le hard time—avant le jardin de printemps.

J'ai pas dit arien d'avoir parlé avec Miss Jones, même qu'Eveline m'a demandé pourquoi j'étais tard pour manger mon lunch. Alle est si fourre-nez. J'connais que ça sera alle la première à me demander cet après-midi pourquoi je travaille pas sur mon tablier. Mom dit ça prend toute qualité de monde pour faire le pays, mais j'aime pas du tout les fourre-nez.

Dans mon lunch can j'ai trouvé ein morceau de pain de maïs. Mom l'avait coupé en deux et alle avait mis des confitures de figues entre. Yep, hard time est icitte, all right.

Dans l'été quand on encanne les figues, Mom dit toujours qu'on peut pas en manger beaucoup. C'est pour hard time, a' nous dit. A' m'a parlé de hard time hier au soir quand j'y ai parlé de l'étoffe pour mon tablier.

"J'ai p'us d'étoffe dans l'armoire," dit Mom. "J'ai usé le dernier morceau pour faire eine robe de Christmus à Virginie. Comme sa classe de Confirmation allait tout ensemble à la messe, je pouvais pas la laisser aller avec la même vielle robe." A' brassait eine bouillie épaisse. Alle a mesuré eine cuillerée de vanille et j'ai guetté les ronds de vanille brun disparaître.

"Miss Jones dit que faut l'avoir pour demain," j'dis.

"Je croyais d'avoir acheté assez d'étoffe quand j'ai fait cet ordre avec le Chicago l'automne passé," dit Mom. "Je pense que je me rends pas compte comment vous autres grandis si vite."

"Proche toutes les filles ont été acheter leurs étoffes cet après-midi chez Doss & Sons," j'dis. "Je pourrais peut-être acheter la mienne demain midi."

"Ah, je connais pas," dit Mom. "Il faudra parler à ton père pour l'argent." La vapeur de la bouillie chaude a mouillé ma figure quand a' l'a vidée dans ein grand bol.

"Quoi tu crois il va dire?" j'dis.

"C'est vraiment hard time," dit Mom. "Ton père a pas encore vendu les quelques peaux qu'il a piégées. Je peux pas vendre plus d'oeufs à Wright parce que là je pourrais pas vous feed le midi. L'ouvrage dans le clos a pas encore commencé pour que ton père gagne ein 'tit peu de cash." Mom a repoussé eine bouclette de

cheveux qui la gênait sur le front. Je savais qu'a' cherchait ein moyen de m'aider par la manière qu'a' se frottait le front en regardant loin dans l'avenir.

"Va faire ton ouvrage asteur et tu vas parler à ton père quand il va arriver," dit Mom.

Assise sous le gros chêne vert devant l'école mangeant mon pain de maïs, je jonglais, "Pourquoi Mom a tout le temps besoin de parler à Pop? A' peut jamais faire son idée à elle-même. Je me demande si ça va être comme ça quand moi, je vas me marier. Je me demande." J'ai vidé les grémilles aux fromilles qui nous embêtaient. J'ai bien essuyé mon lunch can, et après avoir placé ma 'tite essuie-main dedans, j'y ai remis le couvert.

"Quand c'est tout, c'est tout," j'dis, "et ein tablier, c'est ein tablier, non?"

"What did you say?" dit Lillian. "You haven't said a word all lunch time and now I don't understand a word of your mumbling."

"Yeah, and you better watch it," dit Eveline. "If Mr. Bush catches you talking French on the schoolgrounds, you'll mumble for something."

"Oh, nothing," j'dis. "Just thinking about Pop."

"Pop," j'dis, "on a fini d'étudier les livres comment cuire et on va travailler dans la cuisine au commencement de février. Miss Jones nous a montré comment coudre des 'tites choses simples déjà, ça fait, asteur il faut coudre ein tablier pour protéger notre linge quand on va cuire." Pop lavait la boue de ses pieds et de ses jambes dans la bassine sur la galerie. J'étais pas sûre qu'il m'écoutait. "Faut toutes en avoir ein, Pop," j'dis.

"Parle avec ta mère pour ça," dit Pop.

"J'ai déjà parlé avec alle, mais a' m'a dit qu'il y a p'us d'étoffe sur la tablette dans l'armoire," j'dis. "J'en ai besoin pour demain. Je pourrais en acheter chez Doss à midi."

"J'ai peur qu'il y a pas d'argent pour ein sacré tablier, MaLul," dit Pop. Il a garroché l'eau sale à travers la cour. "Parle à ta mère pour a' te prête ein de ses tabliers quand tu vas cuire. Ein tablier, c'est ein tablier, non?

"Ein tablier, c'est ein tablier, non?" j'dis.

"What did you say, Lula?" dit Lillian.

"Pas arien," j'dis.

"You're going to write lines for sure, today, you," dit Eveline.

"Quoi?", j'dis.

"You better stop speaking French on the school ground, Lula," dit Eveline.

Je me sentais ein peu étourdie déjà, mais quand je m'ai rendu compte que vraiment je parlais en français sur le terrain de l'école, mon coeur a commencé à battre très vite. J'ai regardé autour et en arrière de moi mais j'ai pas vu le maître d'école. Je pensais, "J'souhaite qu'Eveline dit pas arien à Mr. Bush. Là, j'aurais du tracas. Well, ça sera pas la première fois."

"What color is the the material for your smock, Lula, dit Eveline.

"Well, huh, I don't know, huh...," j'dis.

"What do you mean you don't know?" dit Eveline.

"I have to be excused," j'dis. J'ai parti en courant, laissant Eveline et Lillian à leur radotage. "La cloche va sonner bien vite quand même," j'jonglais. "Pis là, on va toutes être là dedans Home Ec et toutes les filles seront après vanter leurs étoffes— toutes except moi."

En espérant la cloche j'jonglais, "Je m'en fous pas mal si j'ai pas de smock. Pourquoi j'aurais besoin de ça quand même? Je peux m'en coudre ein n'importe quand. Quand même, Mom a dit que je peux avoir son meilleur tablier avec toute la belle broderie—- celui-là que Tante Tessa y a donné pour Christmus. Je veux pas ein de ses villains smocks, moi. Comme ça, je pourrai étudier mon Algebra. Je haïs Algebra—- beaucoup plus que ces maudits smocks." J'ai ressauté quand la cloche a sonné et j'dis, "Ein tablier, c'est ein tablier, non?"

"Lula," dit Miss Jones, "I need to talk to you at my desk."

J'avais à peine rentré dans la classe quand j'ai attendu mon nom. Mon livre de Algebra a tombé. "Yes, Ma'am," j'dis, mais je m'ai rendu à la table pour laisser mes livres.

La classe était toute en désordre. Les filles déployaient des morceaux de broadcloth fleuré, barré, à gros et à 'tits carreaux de toutes les couleurs. Les filles se vantaient des beaux boutons, du rick-rack, même de la dentelle. Toutes faisaient des grands hélas. J'étais contente qu'ils étiont trop occupées pour s'apercevoir que Miss Jones m'appelait.

"Yes Ma'am, Miss Jones," j'dis.

"I went to pick this up for you at Doss & Son's," dit Miss Jones. A' m'a donné ein 'tit paquet, tout bien amarré avec eine corde. "Go ahead," a' dit. "Open it."

"It's some material," j'dis, en regardant le morceau de broadcloth d'ein bleu pâle. J'étais là, toute charmée, et je caressais l'étoffe, soulevant chaque article à son tour. "There's thread and boutons and navy blue rick-rack, too," j'dis.

"I hope you like the color," dit Miss Jones.

"I do," j'dis. "It's the same blue as your dress."

"Why, yes. You're right," dit Miss Jones. "Well now, go find out whether someone else bought this color. Go ahead."

"My material is dusty blue," j'dis à Lillian.

"My mother made me get navy blue gingham," dit Lillian. "She says that it's gonna stay cleaner."

"Poo," dit Eveline, "maybe it won't show as much as on these pink flowers I got, but dirt is dirt no matter what."

J'jonglais en regardant autour de la chambre, "J'sus contente que mon étoffe est pas barrée, fleurée, plais et surtout pas aux carreaux. J'sus la seule avec du bleu tout d'eine couleur. Ça sera aisé de reconnaître mon tablier accroché dans la closette. Oh, cette étoffe est si belle. J'sus assez contente que Miss Jones a choisi celle-là icitte pour moi."

"Hey, Lula," dit Lillian. "You dropped this paper from your package."

Quand Lillian me l'a donné, j'ai vu que c'était ein reçu de Doss & Son's. C'était marqué:

2 yds x 30	60¢
thread	5¢
buttons	15¢
rick-rack	15¢
total	95¢

Assise, toute paralysée, j'jonglais, "95 sous. Pourquoi j'sus aussi bête? Bien sûr, faudra que je paye ça. 95 sous. Ayoù je vas prendre 95 sous pour payer ça? Comment dire à Mom? Quoi tu crois Pop va dire?" J'ai placé le reçu jaune dans mon livre de Algebra.

"Miss Jones m'a acheté de l'étoffe aujourd'hui," j'dis.

"Quoi?", dit Mom. Ses doigts ont arrêté de trier le riz.

J'ai tout expliqué depuis le commencement. Mom cherchait les grainages et la paille dans le riz pendant que je parlais. Quand

j'arrêtais de parler pour jongler ou respirer, a' tirait un peu de riz dans l'air et a' souflait en travers pour ôter la 'tite paille fine. Quand j'ai fini mon explication, le riz était paré à laver.

"Ton père va pas être content, MaLul," dit Mom.

"Mais pourquoi faut y dire?"j'dis.

"Parce que si on y dit pas et quelqu'un d'autre y dit, ça va être deux fois pire," dit Mom. "Oh, faut y dire. Tiens. Va laver le riz et je vas aller chercher des queues d'oignions pour la sauce de pomme de terre.

Tandis que je lavais le riz à la pompe, j'jonglais. "Pourquoi c'est tout le temps moi qui a la malchance? Virginie a jamais du tracas comme ça. Si ça serait elle, alle irait demander eine piastre à Grampa Numa. Alle est sa p'tite gâtée. Il y donnerait, pas de questions. Si ça serait Roy ou Loyfa, ils pourriont travailler après l'école ou quelque chose. Awh, t'es bête, MaLul. Ils auriont jamais besoin d'ein smock! Imagine Roy dans ein smock! Mais quand même, si ça serait May Rose, Mom demanderait à Tante Rosa si alle aurait pas d'étoffe du Sears ou du Montgomery. Ben, non. C'est pour moi. J'sus pas la plus vieille, ni la plus jeune et j'sus pas ein garçon. Personne m'aime, moi."

"Lula, quoi c'est tout cette affaire de ce maudit tablier?" dit Pop. J'étais si occupée que je l'avais pas aperçu arriver du magasin. Il était pas content. Je savais ça, parce qu'il m'a appelé "Lula" et pas "MaLul" comme d'habitude.

J'ai raconté la même explication encore. Pop a pompé de l'eau dans la bassine pour se laver.

"Faudra que je manque eine grande après-midi d'ouvrage pour aller voir à tout ça," dit Pop.

"Mais quofaire." j'dis. "C'est ça qu'a arrivé. Quoi tu peux faire asteur?"

"Tu me dis que c'est ça l'histoire," dit Pop. "Je vas aller savoir la vérité pour moi-même."

"Mais je te dis la vérité," j'dis, commençant à pleurer.

"La fille d'ein pauvre 'tit Cadien, hein? Well, je vas y expliquer quelques 'tites affaires pour les Cadiens. Alle est sûr pas eine de nous autres avec ein nom comme Jones. C'est eine de ces Américaines du nord de la Louisiane qui venont icitte pour se foutre de nous autres quand les temps sont les plus durs. J'vas y

parler un peu d'avoir acheté quelque chose sans qu'on y demande et après, nous envoyer le bill."

"Alle a pas envoyé le bill, Elie. MaLul l'a trouvé dans le paquet," dit Mom de la porte de cuisine.

"Je vas parler avec Monsieur Bush, aussi. Si le maître d'école peut pas contrôler ses maîtresses mieux que ça, il a besoin de quelques remontrances."

"Pop, s'il vous plaît, viens pas à l'école," j'dis. "Je vas m'en occuper moi-même. Je voudrais pas que tu dis rien à Miss Jones."

"T'as honte de ton père. C'est ça, Lula?" dit Pop. "Après tout ça je fais pour vous élever. J'essaye de vous envoyer tous les cinq à l'école pour vous donner eine meilleure vie. Je pourrais vous avoir dans le clos comme les autres dans le voisinage. Mais non. Je vous envoye à l'école et 'garde quoi faut j'endure."

"La table est parée, Elie," dit Mom. "Pourquoi on parle pas de ça après souper?"

Pop et Mom m'ont jamais appelée après que j'ai fini mes leçons. Je m'ai couché en jonglant si Mom avait réussi que Pop change son idée et qu'il vient pas à l'école. Je gardais mes doigts croisés. Quand la pluie sur la couverture de zinc m'a réveillée, ça faisait encore plus froid dans la chambre. J'savais que ça serait pas longtemps avant j'attendrais Mom dans la cuisine.

Dans mon 'tit creux chaud dans le matelas de plumes sous les bonnes quiltes épaisses, j'jonglais, "Je savais que ç'aurait été eine mauvaise journée. La 'tite pluie fine a le moyen de nous faire croire que le mille et demi qu'on marche pour prendre le transfert est trois milles. Je souhaite que la pluie tourne pas en verglas. Oh, mais là, peut-être Pop va pas venir à l'école. Les mulets aiment pas haler le wagon dans la boue. Si pauvre Pop aurait quand même un cheval. Non, MaLul. Merci Bon Dieu qu'il en a pas parce que si Pop aurait un cheval, il serait à l'école pour sûr. C'est triste, donc, que Pop a p'us son Model A de l'année '28. Ce 'tit char-là courait vite, ouais. Maudite Dépression, Pop dit tout le temps."

"MaLul, c'est l'heure que tu te lèves," dit Mom. "Habille bien May Rose. T'attends?"

"Lula," dit Virginie. "Dis à Mom que j'sus malade. J'ai mal à la gorge."

"Peuf, t'as pas plus le mal de gorge que moi," j'dis. "C'est juste que tu veux pas sortir dans la pluie froide. Tu vas pas fondre, non. Lève-toi."

"Je haïs l'école," dit Virginie.

"Pas moi," j'dis. "Je haïs seulement Algebra, et si Pop vient à l'école aujourd'hui, je vas sûr haïr ça."

"Il dit qu'il sera là à midi," dit Mom de la porte de notre chambre. "Dépêchez-vous autres, mes filles. Il est plus tard que vous autres crois. On va pas voir le soleil. Le temps va rester couvert aujourd'hui."

Toute la matinée, j'jonglais au moment quand Pop aurait arrivé à l'école. Je pouvais penser à rien d'autre. Dans World Geography, Mr. Bush m'a demandé de lire, mais j'ai pas p'us trouver la bonne place dans le livre. Toute la classe a ri de moi.

Après, j'ai abordé Miss Evans dans le corridor quand je me rendais à la classe d'anglais. J'aime pas sa vilaine frimousse. J'ai pas dit arien à Miss Jones que Pop venait, juste en tout cas qu'il arrive pas. Peut-être il va pas venir. Le midi devrait se dépêcher à arriver.

Comme ça mouillait, on a eu pour manger notre lunch dans le grand corridor. On avait presque fini quand Pop a rouvert la porte et a laissé rentrer le 'tit vent de nord froid. Ça m'a donné un frisson tout de suite. Il a ôté son chapeau et l'a cogné contre son genou pour enlever l'eau de la pluie. Quelques gouttes de pluie froide ont volé sur nous autres à l'autre côté du corridor.

Je m'ai levé pour aller le rejoindre et je pensais, "C'est pas la galerie icitte pour escouer ton chapeau, Pop. Pourquoi t'as venu icitte pour me faire honte comme ça? Quoi tu peux dire à Miss Jones et Mr. Bush quand même? Tu peux proche pas comprendre arien en anglais et tu en parle pas un mot except pour 'Yes' et 'No.' J'vas avoir si honte si faut j'dis toutes ces vilaines affaires à Miss Jones. A' va croire que j'sus d'accord avec toi."

"Hé, Pop," j'dis.

"Le temps est joliment mauvais," dit Pop. "J'aurais été icitte plus de bonne heure, mais les mulets ont resté bourbés à l'Anse Levy. J'ai eu pour me chercher de l'aide pour les débourber."

"La route de transfert est pas trop mauvaise," j'dis.

"Ouais, je vas m'en aller par ce chemin-là," dit Pop. "Mais j'ai pas venu icitte pour discuter le temps."

J'ai emmené Pop à la chambre de Miss Jones. J'étais contente de la voir assise en travers d'eine craque dans la porte. J'ai cogné.

"Yes," dit Miss Jones.

"Miss Jones," j'dis, "my father wants to speak to you, please."

"Come on in, Lula," dit Miss Jones.

J'ai rouvert la porte. Ça m'a saisie quand j'ai vu Mr. Bush se lever de l'autre côté de la table au même temps Miss Jones. "We don't mean to disturb you," j'dis.

"Not at all. We're just having a cup of hot tea," dit Miss Jones.

"It's a pleasure to meet you, Mr. Meaux," dit Mr. Bush, en s'avançant pour donner la main à Pop.

"Would you like a cup of tea, Mr. Meaux?" dit Miss Jones.

Ça se fait, j'ai demandé à Pop en français s'il voulait eine tasse de thé. J'savais il aurait dit, "Non." Il haït le thé. Il dit que c'est juste les Américains qui aiment le thé. Après j'ai eu peur pour dire à Miss Jones, "No, thank you, Ma'am." Je pensais en regardant le plancher, "Ça va nous prendre un temps infini. La cloche va sonner avant que je finis de tout y'eux dire ça que Pop a sur son idée.

"What can we do for you, Mr. Meaux?" dit Mr. Bush.

"J'ai venu payer l'étoffe que Miss Jones a achetée pour MaLul hier," dit Pop. "T'nez la piastre."

"I don't understand," dit Miss Jones.

"MaLul a emmené ce bill et alle a dit que vous y avez achet de l'étoffe," dit Pop. "C'est vrai ou c'est pas vrai?"

"Yes," dit Miss Jones, "but I didn't expect for you to pay for it. You should have talked to me about this first, Lula."

"Miss Jones, j'apprécie tout ça que vous essayez de faire pour ma fille," dit Pop. "J'sus après essayer d'envoyer mes enfants à l'école dans ces hard times. J'y'eux dis tout le temps qu'eine éducation, c'est la seule chose que personne peut y'eux prendre. C'est eine chose chose qu'ils pouvont jamais perdre. Je veux qu'ils ayont ein meilleur avenir que moi."

"You can be proud of your children, Mr. Meaux," dit Mr. Bush. "They work hard in their books."

"J'sus content de savoir ça," dit Pop. "Well, je veux payer cette dette et m'en aller avant ça se fait tard. T'nez la piastre."

"You don't owe me anything, Mr. Meaux," dit Miss Jones. "I was glad to do it."

"On prend pas la charité, Miss Jones," dit Pop. "Je paye mes dettes. C'est moi qui vas acheter ein tablier à ma fille. Personne d'autre, t'attends. Tiens, prends cette piastre, ou MaLul va s'en revenir à la maison avec moi droit asteur."

"Very well," dit Miss Jones, en prenant la piastre. "Thank you very much, Mr. Meaux."

"Pas de quoi, Mam'selle," dit Pop. "Faut je m'en vas. Vous autres peux finir votre thé asteur. Merci, Mr. Bush. Merci, Miss Jones. Viens, MaLul."

J'ai marché avec Pop jusqu'à la porte. C'était drôle que personne avait été en classe. Là, je m'ai rappelé que c'était Mr. Bush qui sonnait la cloche. Tout le monde nous regardait et j'ai vu Eveline dire quelque chose à Lillian, mais je m'en foutais pas mal. Pop m'avait acheté mon tablier et il m'avait pas fait dire des vilaines choses à Miss Jones. La cloche a sonné droite quand Pop regardait dehors voir le temps.

"Merci pour le tablier, Pop," j'dis.

"Pas de quoi, MaLul," dit Pop. "Couds-lé bien là."

"Je promets, Pop," j'dis.

"Rappelle-toi, ma fille, qu'eine éducation, c'est la seule chose que personne peut te prendre ou te voler."

"Ouais, Pop," j'dis.

"Bye," dis Pop et je l'ai guetté sortir à la pluie et au vent de nord. On dirait il était plus grand que jamais et j'ai cru qu'il aurait pas pu sortir de la porte, à force qu'il était grand.

Je jonglais en courant à la classe de Home Ec., "Ein tablier, c'est ein tablier, non?"

"Non!"

Earlène Broussard

Grand-mère

De ma position sur le plancher, je la surveille, mes yeux mi-fermés. Elle ne m'aperçoit pas. D'un mouvement répétitif l'ouvrage continue. Elle prend chaque chemise et la cuit avec le fer à repasser, jusqu'au point qu'elles ont la texture du carton.

Nu-pieds, elle porte une blouse sans manche, une cigarette pend de ses lèvres. Des minces volutes sortent de ses narines noires avec le même rythme que sort la vapeur du fer. La chaleur étouffante empêche ma respiration et pourtant le gros éventail n'arrive pas à rafraîchir la pièce. Seulement son bruit interminable ajoute à l'irréalité de la scène. Mais, je ne rêve pas, je le sais car la blancheur étonnante de chaque chemise me l'assure et me rappelle le soleil brûlant dehors dont je m'échappe pendant un instant.

Ma grand-mère a à peine entamé son travail et déjà la sueur s'accumule dans une grosse tache noircie sur son dos arrondi. De temps en temps, elle fait une sorte de calcul, laquelle je ne comprends pas tout à fait, avec des allumettes qu'elle met à part chaque fois qu'elle termine une douzaine de chemises. Analphabète, elle ne sait ni lire ni écrire, mais lorsqu'arrive le propriétaire de ces chemises, elle sait combien il lui doit.

Le panier à linge à moitié vide, je me laisse envelopper dans la chaleur et je ferme mes yeux sur cette scène.

* * *

Pas de bruit. Il ne faut pas faire de bruit. Elle va m'entendre. L'ombre, le couloir! Je me cache, L'allumette brisée… le son dans l'oscurité. Elle me voit et me gronde. C'est fini. Mon père! Elle va lui dire et quoi?… La punition.

* * *

Lueur qui danse au fond de la salle. Je la précise parmi les statuettes. Un peu plus haut. Je grimpe, j'essaie de l'attraper, de tenir ce mouvement dansant dans les mains. Le voilà! Derrière les visages placides des saints, chacun je touche avec ma main remuante. Sainte Marie, le petit bébé Jésus dans les bras ou le serpent glissant entre ses pieds. Saint Antoine son chapelet à la

taille. Saint Joseph, l'auréole autour de la tête. Merde! Mes doigts, mes doigts…! Douleur, douleur aiguë… liquide chaud et brûlant. Je tombe de ma position précaire. Arrive la grand-mère. "Fouille-merdeuse." Je lui tends la main, elle m'entraine dans la cuisine. Le réfrigérateur, le beurre, elle l'applique…

* * *

Je l'accompagne au cimetière, au bout de la rue. En effet, elle habite la rue du Cimetière, donc ce n'est pas loin. Elle y va rendre visite à son défunt mari et à plusieurs de nos parents dont les noms m'échappent. Pour elle c'est un rite qu'elle conclut deux fois par semaine. Aujourd'hui, on apporte des fleurs qu'on place devant la tombe tandis qu'on récite silencieusement les Je vous salue Marie à genoux. Juste à côté du "pauvre Gustave" gît "pauvre Wesley," le frère de grand-mère. Il est mort lui aussi d'une crise cardiaque comme grand-père. Je n'ai connu aucun des deux.

On tourne à droite et à l'autre bord du cimetière on retrouve la tombe de "Mom 'Cius." O elle, elle je la connaissais. Celle qui n'avait qu'une seule jambe; qui vivait avec mon oncle Antoine. C'était mon arrière-grand-mère! Son vrai nom était Louise, mais on avait l'habitude de l'appeler par le prénom de son mari Lucius, lui aussi défunt.

Ma grand-mère sort son chapelet et fait remarquer que la prochaine fois on devrait apporter le balai car il était évident que personne, aucun de ses frères et sœurs, ne s'occupait des besoins ici et les feuilles et les toiles d'araignées commençaient à s'accumuler.

Pour rentrer, on zigzague entre les gros tombeaux blanchis, je ne peux guère voir au-dessus, jusqu'à ce qu'on arrive à l'allée qui coupe le cimetière en deux. Je la suis, sans m'en rendre compte, car je guette le crucifix monstrueux situé au croisement des allées. Je ne vois que le dos, la partie en bois. Mais je sais que de l'autre côté pend une statue de Jésus parce que je l'ai déjà vue mille fois —la tête couronnée, les bras étendus et les pieds percés de gros clous. Il me guette aussi, c'est ce que Grand-mère m'a dit.

En sortant, à la banquette, j'évite de marcher sur les fissures dans le ciment, tout le long de la promenade.

* * *

J'ai peur. Dans l'ombre j'entends sa respiration irrégulière; mon corps figé juste à côté du sien. Je ne veux pas qu'elle meure. J'ai l'impression que dès que je ferme les yeux, cette respiration s'arrêtera pour jamais et le lendemain je la trouverai morte. Moi seule au lit avec un cadavre.

C'est méchant, n'est-ce pas? C'est ma propre sensibilité qui m'inquiète, comme c'est égoïste! Mais, n'a-t-elle pas failli nous immoler quand elle avait oublié qu'elle faisait la cuisine et qu'elle s'est endormie en pleine nuit? Et la fois qu'elle fumait au lit, hein? Est-ce égoïste, ces soucis-là?

O mais c'est pas du tout la même chose, tu le sais bien! C'est ta grand-mère, un peu de respect, non!

Mais c'est certain qu'elle va mourir, elle est vieille et depuis cette attaque d'apoplexie les choses s'empirent. Elle n'a jamais récupéré ses forces. Entre autre, sa perception du temps devient de plus en plus déformée… et elle fume beaucoup.

C'est de sa faute la maudite punaise. Si seulement il nous avait laissé mettre Grand-mère dans une maison de convalescence. Mais non, l'insultant bâtard a eu l'audace d'accuser mon père d'essayer de se débarasser de Grand-mère "après l'avoir usée comme une négresse!" Tu parles! À mon père, qui à l'âge de dix-sept ans a dû quitter le lycée pour subvenir aux besoins de la famille! Et ce qui m'agace le plus, c'est lui, la punaise qu'il est, qui l'a encouragée à fumer. Maudit!

O il aurait pris soin d'elle aussi, belle merde! Après deux semaines, pif. Grand-mère déposée à la porte, comme ça, sans prévenir personne. Chez elle toute seule incapable même de se nourrir. C'est moi et Suzanne qui l'avons soignée, qui avons nettoyé derrière chaque fois qu'elle n'a pas pu atteindre la salle de bain. Et maintenant, c'est moi seule. Ouais, nous l'avons soignée sans récompense… l'ingrate, méchante vieille femme qui même dans sa faiblesse n'a pas perdu sa langue acerbe, qui a continué à maintenir une distance froide entre elle et ses enfants, et ses petits-enfants.

...Mais c'est pas tout à fait vrai, pourquoi déformes-tu la vérité? Bien sûr elle était une femme endurcie. Elle a vécu dans les plus durs des temps. Elle a été élévée pendant les années trente... Mais tu sais bien qu'elle a peur aussi. Retourne-toi! Regarde-la! Elle dort. Il ne fait pas si noir que tu ne puisses pas la voir. Est-ce un sommeil tranquille, paisible? Est-ce qu'elle rêve du Dieu enchâssé dans le prie-Dieu au coin de la chambre ou de l'enfer ?

Tu sais... elle bénit le lit chaque nuit, avant de se coucher, avec de l'eau bénite qu'elle a prise de l'église. Tu l'as déjà vue, n'est-ce pas? Et les chapelets qu'on retrouve partout? Celui qu'elle tient maintenant au-dessous de l'oreiller; tu ne penses pas que c'est pour se défendre contre la peur?

Oui, égoïste, tu peux t'endormir maintenant. Elle ne va pas mourir ce soir. Tes sensibilités ne seront pas choquées demain. Et les sensibilités d'une vieille femme? Est-ce que tu t'en souviendras quand toi, tu seras vieille?

* * *

Ne me touchez pas, ne me regardez pas...
Vous qui ne parlez pas français
Vous qui n'êtes même pas capable de me comprendre
Vous qui êtes d'un autre monde le monde de la télévision, des journaux, des magazines, de la publicité de Madison Avenue
Ne me touchez pas, ne m'en parlez même pas
Je ne veux pas entendre cette sale langue qui me rappelle mon infériorité chaque fois que vous ouvrez votre gueule.

Non, je ne suis pas instruite. Ouais je parle anglais avec un accent et je sais que vous me considérez comme ignorante, que vous n'avez aucune appréciation pour ma culture, que nos mœurs vous paraissent étrangères et bizarres.

Pour le monde du vingtième siècle je suis une curiosité, n'est-ce pas?

O ouais, je le sais, je le sais très bien avec mon cœur et mon âme.

Et pourquoi est-ce que je tiens toujours à une langue ancienne, à une culture tellement différente de la vôtre? Après tout je suis américaine. J'ai un numéro de "social security" pareil comme vous et le droit de voter même si je ne l'exerce qu'avec l'aide de mon fils car je ne suis pas capable de lire les noms des candidats.

Pourtant qu'est-ce qui se passe ici? Y a-t-il quelqu'un qui refuse d'être fondu, d'être bouilli dans le gros creuset américain? Nous sommes tous un seul peuple, non? Nos enfants n'ont-ils pas tous grandi ensemble au son de la musique pop et nourris des émissions de Sesame Street?

Bien sûr, on a tous récité le "I pledge allegiance..."

Mais je me demande. Dans quelle langue ce Dieu veille-t-il sur cette "nation unie et indivisible?"

Et cette liberté qu'il nous garanti, est-ce qu'elle comprend la liberté linguistique?

* * *

Les choses deviennent sérieuses. Elle devrait aller voir quelqu'un d'autre. Un spécialiste, un vrai médecin, car ici, ce sont tous des vétérinaires qui ne peuvent pas distinguer leur cul d'un trou dans la terre. L'arthrite! quelle duperie! Est-ce que l'arthrite peut engendrer des tumeurs sur la langue? Non, ce n'est pas logique. Pourquoi être aussi réticente sur ce point? Bien sûr un autre ne parlera pas français, mais ce n'est pas ça qui fait un bon médecin. C'est qu'elle a peur. J'en suis certaine. Elle se plaint constamment mais elle ne veut pas savoir. Elle est vieille et elle le ressent avec toute son âme.

Qui va la soigner, hein? Mon oncle? Sa punaise de femme? Un mois, peut-être, un mois, il n'en était pas sûr. C'est tellement court, une courte douleur. Morphine... jusqu'au point qu'elle ne sait plus où elle en est. C'est mieux comme ça, particulièrement pour la punaise, qui se débarrasse d'elle pendant ses petits sommes. Ils ne lui donnent plus à manger, "Il ne faut pas prolonger la misère." Espèce de vers.

Tous les week-ends je vais la voir. Chaque fois, je prends note de sa condition qui se détériore.

Elle est vieille. Elle a assez vécu.

Ne dis pas ces choses, ces bêtises-là. Il n'y a personne qui mérite de mourir comme ça, d'avoir autant de douleur. Ne te souviens-tu pas que c'est ta grand-mère dont tu parles?

Nous venons d'arriver. "Où est-elle?"

Dans sas chambre, allongée sur le lit d'infirme. Des tubes disparaissent sous les draps… ou est-ce un linceul?

Je tiens sa main et la regarde dans les yeux. Ses yeux verts décolorés. Son pouls bat à la gorge. Je la vois très bien. Je compte chaque battement. Est-ce qu'elle se rend compte de ma présence, de qui je suis même? Elle a de la force toujours. C'est mon imagination ou est-ce qu'elle me tient la main aussi?

Aspire. Expire.

Elle a tellement du mal à achever cette simple tâche.

Respire. Respire. Fais-le, je te l'ordonne!

Aspire. Expire.

Elle ressemble à un poisson en dehors de son habitat naturel. Sa bouche béante, ses yeux qui roulent.

Aspire. Expire. Respire. Respire!

Elle tient ma main toujours mais elle ne me regarde plus. Elle tourne son regard vers le plafond. Son pouls bat de plus en plus vite. De temps en temps la respiration s'arrête tout net. J'aperçois mon père à côté de moi. Il masse son front tandis que je continue à tenir sa main. Mais, où est mon oncle…? Il entre en se rasant. "Je pense que tu devrais rester," dit mon père, "Tu auras le temps… après." Mais, mon oncle ne l'écoute pas.

Respire. Respire!

Je le veux!

Respiration; Pause…

Respiration; Pause…

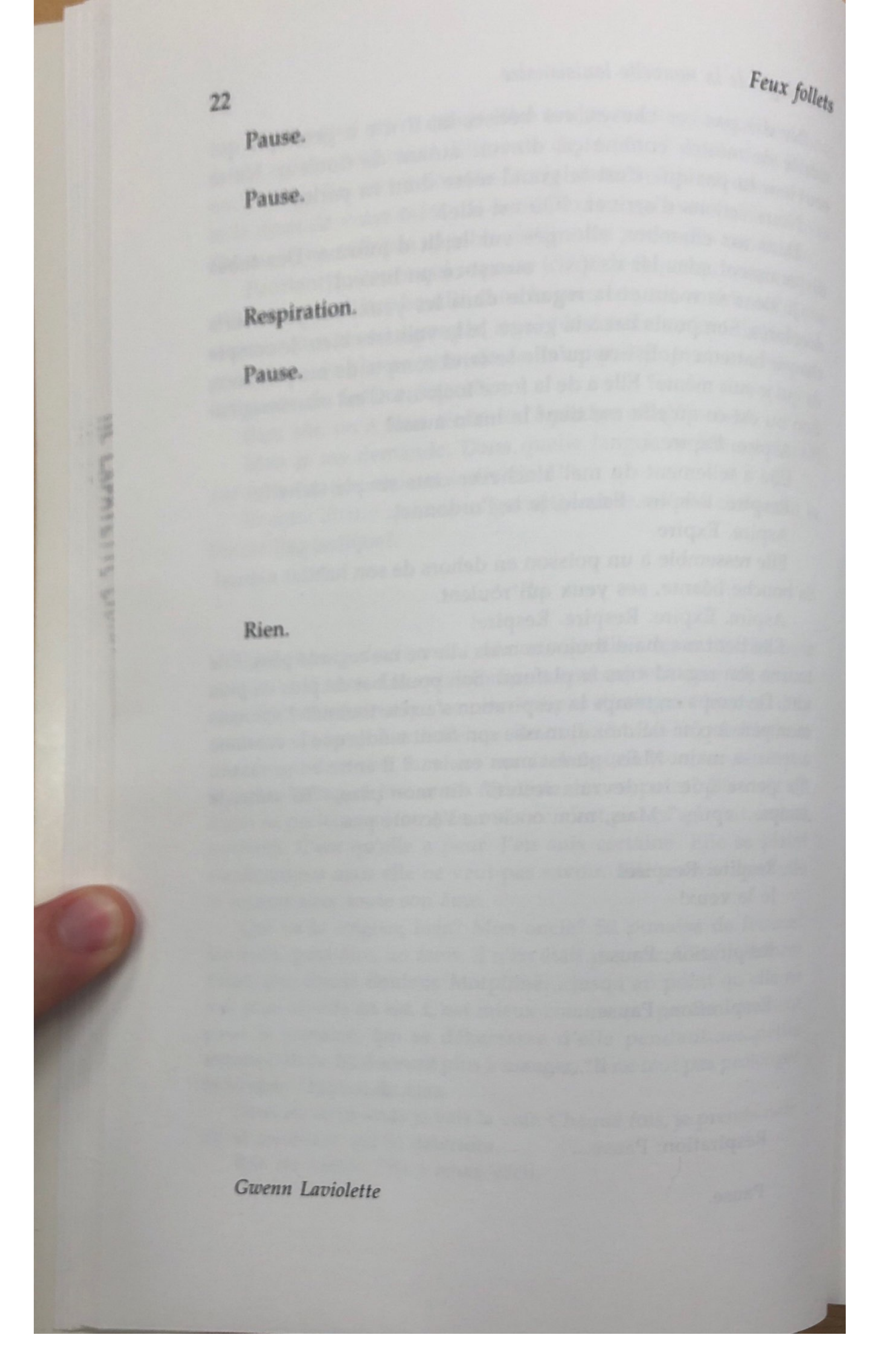
…………….

…………….

…………….

Respiration; Pause…

Pause.



Pause.

Pause.

Respiration.

Pause.

Rien.

Gwenn Laviolette

Scanned with CamScanner

Notre Dame du Tableau de bord

À l'entrée du tunnel des chênes barbus, un peu sur la gauche, un bleu néon fait la réclame pour la bière qui a rendu Milwaukee célèbre. Naviguant la Voie Lactée, une Cadillac, jaune sous sa couche de poussière, plonge droit devant elle avec abondon, ignorant les panneaux, "Drive Carefully Substandard Highway".

Elle vogue comme un bateau à la dérive dans une mer vengeresse. Les langues de feu descendent sans discretion, frappant le conducteur de plein gré à travers le toit amovible. Bientôt, il commence à parler un langage dont seul Dieu Lui-même décèle la douceur.

Sa route est longue et lassante mais il continue à rouler sur les vapeurs d'essence: son reservoir est quasiment vide, la jauge n'a jamais marché. Son cœur imite les battements de sa langue contre son palais somptueux, délectant l'amertume de sa chanson de réglisse.

Le rétroviseur lui renvoie le trou béant de la nuit qui le ratrappe au même rhythme de sa fuite. La radio a capté une station hispanique. Il ne la comprend pas mais il l'écoute quand même. L'accordéon lui rappelle quelque chose, les voix stridentes lui rappellent quelqu'un.

Il regarde par-dessus son épaule droite: l'enfant dort. Son regard revient sur le tableau de bord, attiré par la voix de la statue de Marie collée dessus. Elle lui dit de s'occuper de ce que la route lui offre devant, le reste n'ayant pas beaucoup d'importance. Même pas son Fils ne peut changer ce que l'on laisse derrière soi.

Les yeux devant.

Elle lui demande d'éteindre cette radio qu'il ne comprend pas, que cela lui casse les oreilles de toute manière. Le bruit pour le bruit est néfaste pour la tranquilité de l'âme, dit-elle. Mais s'il y a une chose qu'il abhore plus que le chaos, c'est le silence. Un silence assourdissant, un silence brutal.

Et puis, le silence, ça lui rappelle l'ouragan Betsy de son enfance. Pire que le vent qui s'époumone, pire que la pluie qui déluge, pire que le débris qui s'épaille, il y a le silence, le calme mort de l'œil. Ce halo bleu qui permet à Dieu d'y voir clair, de faire les comptes, de reprendre souffle et de recommencer dans l'autre sens.

Il sait ce que peut faire cette haleine du Diable: accrocher des femmes par les cheveux aux branches d'arbre; arracher des bébés des bras de pêcheurs; ou laisser tranquille une vieille cabane en bois pourri à côté d'un tas de drigaille qui était une maison bâtie avec soin et amour. Et dire que des fous veulent faire la fête pour ça! Qu'on nomme des équipes sportives en son honneur!

Le bruit, ça le connais. Élevé par Lassie, Ed Sullivan, Gilligan's Island, Hogan's Heroes, (Moi, je regardais plutôt Twilight Zone, évidemment. Tu te rappelles l'épisode où Captain Kirk, bien avant qu'il ne soit Captain Kirk, s'est fait une peur bleue parce qu'il était le seul passager à voir ce gremlin détruire l'aile de son avion?) et d'autres parents télévisés succédanés, il a besoin de ce fond sonore qui l'empêche d'aller au fond de lui-même. La télé qui marche la longueur de la journée, ça ne lui fait pas peur. Bien au contraire. La télécommande le comble d'extase dans une masturbation virtuelle.

Au lieu de fermer le poste, d'obéir tout-à-fait, il pèse sur le bouton «Search».

Un prêcheur baptiste veut lui sauver l'âme et l'argent; un cowboy proclame l'énormité de son amour en peignant sur un château d'eau un cœur de dix pieds avec une peinture verte que l'on utilise, en temps normal, pour enjoliver les tracteurs John Deere; une grande gueule mégalomane lui explique que les Communistes vont toujours dominer le monde mais, la ruse ô combien diabolique! ils ont simplement changé de nom, alors il faut rester vigilant; deux ou trois chansons d'il y a quinze ans, récemment reprises, et qu'il déteste toujours (Mais où donc est passé Doctor Demento?); une publicité pour apprendre l'espagnol par les chaussettes ou la lecture par la dépendence phonétique ou quelque imbécilité dans ce registre.

"Le silence rend fou peut-être, se dit-il, mais je suis pas rendu au bout encore." Pour creuser l'écart un peu plus, il met une cassette de Tracy Chapman et la chair de poule picore son bras.

Ses phares lui renvoient un éclat blanchâtre. Un autre panneau le met en garde, en cas de temps froid, contre un verglas théorique sur la chaussée défoncée du pont.

"L'état peut manquer d'argent, mais les politiciens ne manquent pas d'air, pense-t-il. Pour un pays qui voit la neige une fois tous les dix ans, c'est un peu exagéré, je trouve. D'ailleurs, ça

doit être le cousin du gouverneur qui a le monpole sur ces panneaux. On devrait élire quelqu'un qui a un oncle avec une machine à réparer les routes."

Marie le conseille de s'occuper plutôt de sa propre parenté.

"Je ne fais que ça, ma mère, dit-il, je ne fais que ça."

La fatigue l'envahit comme une armée arrivée en pays conquis. Il sait où, un peu plus loin, gîte et couvert l'attendent, un vrai oreiller pour la tête de son enfant. Il atrappe un téléphone cellulaire et compose le 1-800-FOR-KJUN. Il quitte un chemin pour en emprunter un autre. Il n'est pas sûr de gagner dans l'échange.

Il passe devant des maisons en briques avec des pelouses infinies, des roues de charrettes à moitié enterrées, des tracteurs en jachère et d'innombrables statues de Marie. Du tableau de bord, elle fait signe d'un petit Bonjour timide à ses consœurs. Elles répondent de même.

"Tu les connais?"

"Oui, on a été à l'école ensemble"

"Je ne savais pas qu'il y avait une école pour les vierges."

"Malheureusement, on est de moins en moins nombreuses."

Les yeux devant.

Un peu plus loin et il s'arrête.

Debout sur la galerie du «Kajun Motel», il scrute les cieux. À l'ouest, la lune règne encore, parée de son plus beau diamant; à l'est, le soleil s'étire les bras et baille brillamment. Il sort son mouchoir blanc, l'agité en l'air et s'essuye le front. Il fait chaud déjà.

"Je peux entrer?"

Pas de réponse.

Il entre quand même.

Immediatement assailli par l'immobile confusion des murs entièrement recouverts par des cartes de visite du monde entier. Une mémoire vivante, des archives intarrisables.

Dehors, il entend l'enfant qui l'appelle par son prénom. "J'espère que cette badgeuleuse de Marie ne l'a pas réveillé. Sinon, elle va m'entendre celle-là."

L'enfant sort de la voiture en voyant un chaoui se presser pour rentrer dans un arbre creux. Mais il ne connaît pas le mot "chaoui". Il l'appelle Bandit.

"Soif, il dit, j'ai soif" et s'appuie contre la machine de Pepsi.

L'homme fouille dans la poche de son 501 dangereusement tendu et produit six escalins. "C'est drôle, c'est moins cher que la dernière fois, il y a si longtemps."

L'enfant boit goulûment, une rigole de creme soda au coin des lèvres.

"Et où est-ce qu'on est rendu?"

"Tu vas voir, mon petit, tu vas voir."

L'homme implore Marie du regard; elle préfère ne rien dire à l'enfant.

Un silence de vingt-huit secondes.

"Well?", dit l'enfant.

"Va chercher les valises, mais fais doucement, tu ne veux pas réveiller l'ourse qui dort."

"On est chez Smokey the Bear?"

"Non, on est chez nous. C'est encore plus délicat."

Marie les regarde monter les escaliers et fronce les sourcils. "Il ne pense jamais à baisser une vitre."

Au printemps de cette année-là, il avait plu quinze jours de suite sans répit. Pas une petite pluie fine, ça mouillait des avalasses. La radio annonçait que le Corps des Ingénieurs de l'Armée ne savaient pas pour combien de temps ils allaient pouvoir empêcher le Grand Boueux de sortir de son lit. Ils expliquaient que le Mississipi est comme un tuyau d'arrosage à l'échelle continentale. Si on lâche le bout, on sait qu'il va fouetter dans tous les sens, aspérgeant tout sur son passage. La seule chose qui contentait le fleuve dans son cours actuel était le système de levées construit après l'eau haute de 1927. Il paraît que la levée à Morganza commençait à montrer des signes d'une sérieuse fatigue.

En entendant cette nouvelle, il a commencé à faire un calcul mental sur le montant qu'il faudrait payer pour rembourser les habitants de Morgan City, ceux qui ne se seraient pas noyés dans le nouveau Mississipi. Il a essayé d'imaginer la Nouvelle-Orléans en cale sèche mais n'y est pas arrivé.

De la fenêtre de sa chambre du dortoire Millet, il regardait le champs d'en face se remplir tout doucement, tel un clos de riz.

Quelques étudiants se pressaient vers leurs cours universitaires sous d'énormes parapluies de golf.

"RAIN, RAIN, RAIN! I HATE THE FUCKING RAIN!" a-t-il hurlé, déclanchant des cris d'approbation de la part des autres résidants de la cité u. "Rassemblez les animaux deux par deux! Mettez les cuissardes! Sortez les pirogues!" et tous les autres commentaires de circonstance.

Il se retourne vers ses livres sur Huey P. Long, son rapport était dû dans dix-huit heures et il n'avait pas encore écrit la première ligne. "Ça a l'air d'une autre nuit blanche. De toute façon, avec cette maudite pluie, on ne peut rien faire d'autre" s'est-il dit.

Quelqu'un a frappé à la porte. Il pensait que c'était encore le surveillant de son étage, un étudiant en justice criminelle qui se voyait déjà directeur du F.B.I. Chaque fois qu'il y avait trop de bruit dans le dortoire, le petit J. Edgar Hoover se dirigeait vers la porte 318 pour trouver la source des troubles. "Je me demande combien ça va me coûter cette fois-ci."

En ouvrant la porte, il a découvert, non pas son ennemi public numéro un avec une facture pour réparer des dégâts qu'il aurait faits, mais une sorte de souris blonde trempée comme une soupe. Il l'a reconnue de sa classe d'histoire louisianaise. Ils s'étaient parlé une paire de fois. Quand quelqu'un plaît à une autre personne, il y a en général, un trait en particulier qui permet de dire, "Voilà ce que j'aime d'elle." Souvent, c'est les seins ou les jambes, le nez ou les yeux. Ça peut être la démarche ou sa façon de jouer au tennis, le rire ou le port de tête. La souris n'avait rien de tout ça, il aurait fallu un peu d'imagination pour dire qu'elle était belle, tout juste était-elle jolie. Il sentait néanmoins une attraction irrésistible pour elle. Ce qui lui plaisait le plus chez elle, c'était sa voix. Elle était couleur de miel.

"Bonjour, a-t-elle roucoulé, je t'ai entendu dehors et j'ai pensé passer te voir." Elle tenait ce qui était visiblement des livres dans un sac en plastique. "As-tu fini ton papier sur Long?"

"Demande-moi plutôt si je l'ai seulement commencé."

"Ça ne m'étonne pas de toi. Je vois comme tu t'endors en classe trois fois par semaine."

"Huit heures du matin n'est pas ma meilleure heure de la journée. Mais c'était la seule heure où ce cours était offert et c'était mon dernier cours obligatoire avant de graduer."

"Alors, il te faut écrire ce papier pour demain matin si tu veux ton diplôme. Moi, j'ai fini le mien il y a trois jours."

"Je te déteste."

"Peut-être tu pourrais m'aimer mieux si je t'aidais. Le veux-tu?"

"Je veux bien, Sherry. Pourquoi pas?"

"Oh, je l'adore quand tu prononces mon nom comme ça. C'est vrai ce qu'on dit de vous autres Cadiens. Vous savez parler aux femmes. Au fait, quand ma mère était enceinte de moi, le pasteur l'a fait boire un verre de sherry. Elle l'a tellement aimé qu'elle a dit que si c'était une fille, elle l'appellerait Sherry. Je n'avais jamais aimé mon nom avant de t'entendre le dire avec ton accent français. C'est beaucoup plus joli comme ça."

"C'est gentil de ta part, mais s'il y a une chose que je pouvais changer de moi, ce serait mon accent."

"Pourquoi?"

"Parce que j'aurais du mal à trouver de l'ouvrage ailleurs que sur le bayou et mon Dieu, j'ai hâte de quitter le bayou. Je vais finir cette année, je vais aller à l'école de droit en ville et après ça, je vais être une *gone pecan*. De toute façon, je ne parle pas français."

"Moi, je t'aime exactement comme tu es."

Téléguidé par il ne savait quelle envie, il s'est penché pour presser ses lèvres contres les siennes à elle. Ses grands yeux bleus l'ont regardé avec un mélange de surprise et de joie.

"Que je suis bête. Je ne t'ai même pas offert une serviette pour te sécher. Tu vas attraper froid, Sherry."

Sous ses vêtements mouillés, il devinait le contour de ses tétons se durcir. Elle a suivi son regard.

"Oui, tu as raison, je commence à avoir froid. Peut-être il faut sortir de ce linge trempé pour me réchauffer un peu."

De nouveau, il a pressé son visage vers le sien. Elle a fermé ses yeux et ses longs bras maigres, chatoyant de goutelettes d'eau, se sont enveloppé autour de son cou. Il déboutonnait, doucement, tout doucement, sa chemise.

"Et Huey P. Long?", a-t-elle dit en reprenant son souffle.

"Huey P. Qui? Ah oui, de toute façon, on a encore... il regarde le réveil posé à côté de son lit—on a encore dix-sept heures et demie. Tu sais que je n'ai jamais fait l'amour à une Texienne."

"Et moi, je n'ai jamais fait l'amour à un Cadien."

"Première fois pour tout."

"Première fois pour tout."

Dehors, la pluie s'était ralenti, sans s'arrêter tout-à-fait. Son battement contre la vitre rhythmait leur ballet de hanches, le vent s'harmonisait avec leurs soupirs. À la radio quelqu'un tuait Roberta Flack doucement avec sa chanson.

"C'est la fête à Ti-Huey aujourd'hui," a pensé sa Manman en rentrant le linge des clients du sechoir. Sa journée commençait avant le lever du jour. "Et ça fait trois ans que je l'ai pas vu." Ce jour-là, il avait soudainement disparu avec son père et la Cadillac. Ils avaient laissé derrière eux mère et femme, deux étrangères devenues partenaires dans l'hôtelerie. Au début, ça faisait mal, comme une jambe atteinte d'une gangrène. Très vite, on se fait à l'idée qu'il faut s'en séparer. Et ça n'empêche pas qu'on s'ennuie de son membre manquant. Mais entre la vie et la mort, le choix est fait.

"Sherry! Est-ce que tu peux venir voir une minute, s'il vous plaît?"

"Oui, Miss Edwina"

Elle n'avait jamais compris ce qui aurait pu attiré son fils à cette Protestante du Texas. Trop pâle, trop maigre, trop petite, trop ceci, trop cela, . . . trop Américaine, quoi. Du temps qu'ils habitaient tous dans le même voisinage, il restait quelques beaux souvenirs, mais trop d'amertume au fond de la gorge. C'était comme un bon gombo servi sur du riz pas cuit ou trop salé. On pouvait toujours le manger mais à quoi bon? Son fils était promis à un avenir si brillant. Il avait une bourse académique à l'école de droit à Tulane. Il est allé le premier jour, il a écouté ce qu'ils avaient à dire et n'est jamais revenu. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait tout garroché pour les beaux yeux de cette Texienne.

"Quoi c'est que je peux faire pour vous?"

Elle avait quand même appris à parler français, quelque chose que son fils ne commençait à faire que quelque temps avant de disparaître. Elle se demande s'il ne devenait pas jaloux de sa femme qui parlait politique en français avec tous les vieux en bas du chêne vert. Se sentait-il exclus de sa propre culture? "Il est juste comme son père. Il veut juste ça qu'il peut pas avoir."

En tout cas, c'était vers l'époque où Ti-Huey babillait ses premiers mots. "Maman, Papa, banane..." C'était cette même année que Manman est allée à Medgegorige, qu'elle avait ramené une petite staute de la Sainte Mère qu'un de ces enfants avait touchée. Elle regrette maintenant de l'avoir donnée à son fils, elle était sûre de ne plus jamais la voir.

"Sherry, t'avais pas attendu le téléphone faire du train hier au soir?"

"C'était le téléphone dessus le T.v. Je pouvais pas dormir alors j'ai guetté les vieux shows."

"C'était quel show?"

"C'était, huh, un vieux Hercules avec Steve Reeves."

"Y'avait pas de téléphone dans Hercules."

"Non, huh, c'était pendant le commercial."

"Mais chère, je connais pas quofaire tu mets ta tête plein de fatras comme ça. T'as besoin de ton repos."

Depuis quelques années, au fait depuis le décès de son mari et la départ son fils, les affaires de Miss Edwina allaient très bien. Il semblait comme le monde entier a découvert la musique et la cuisine cadiennes et il voulait se rendre sur place pour faire l'expérience de "l'authentique." Au "Kajun Motel", il a fallu que Miss Edwina rajoute du cayenne à toutes ses recettes pour faire l'authentique que les touristes voulaient. "Si ma défunte mère me voyait avoir la main si lourde avec le poivre, elle aurait tout jetté aux cochons. Et je pense que même eux, ça le voudrait pas."

Même Nonc Dud a été obligé d'ajouter un joueur d'accordéon à son groupe parce que le monde ne croyait pas que c'était de la musique cadienne sans ça. Il a engagé un bougre de la Ville Platte qui prenait le bateau à la Grand'Isle pour aller travailler sur les plate-formes. Quand il avait ses sept jours de repos, il jouait avec "Nonc Dud and His Half-fast Cajun Band".

Ça faisait qu'il avait de l'ouvrage assez pour ne pas s'ennuyer d'une jambe coupée. Mais on avait quand même du mal à se tenir debout.

"Pou-yaille, ça fait chaud. Tout aux alentours est sec, sec, sec. Les habitants avont besoin de la pluie," dit Miss Edwina en s'essuyant le front avec son tignon rouge.

"Mais moi, je haïs la foutue pluie."

"Sherry, tu devrais pas parler comme ça."

"C'est comme ça que je me sens."

"'Coute, je vas au magasin acheter d'autre cayenne pour les tourisses. Tu dirais que plus je yeur brûle la djeule avec ça, plus ils aimont ça. Ils étont fous, ces Américains. On va se voir t-à-l'heure, O.K.?"

"O.K."

Et elle tourne son attention vers l'unique chemin qui vient de l'ouest. Elle surveille l'horizon pour ce nuage de poussière qui ne s'attardera pas d'arriver.

Sherry, comme la plupart des mères dans sa situation, n'a pas arrêté un instant d'imaginer où ils ont bien pu partir, à quoi doit ressembler son fils à présent et si sa santé est bonne. Dans l'œil de son esprit, elle les voyait faire les courses au magasin, acheter tous les produits qu'il ne fallait pas et s'endormir à la belle étoile. Son mari, car ils étaient toujours mariés, quoi que dise le prêtre, a écrit de temps en temps en se gardant bien de dire où ils étaient. Il racontait comment Ti-Huey commençait à profiter à une allure ahurissante, qu'on les prenait souvent pour deux frères. Dans sa dernière lettre, il a dit qu'il avait dû démissioner de son travail dans un magasin d'électro-ménager parce qu'il s'est battu avec une cliente. Elle était prête à lui arracher les oreilles à coups de dents s'il ne lui vendait pas le dernier Nintendo qu'il venait juste de vendre à quelqu'un d'autre.

"Je la comprends, a-t-il écrit, c'était la veille de Noël et tout ça. Mais quand elle a sauté par-dessus le comptoir pour me prendre le Nintendo, je me suis retourné pour mettre mon corps entre elle et le paquet. C'est là que mon coude a cassé sa machoire. Je sais que tu dois croire que j'ai fait exprès, après tout ce que je t'ai fait, mais je te jure que c'était un accident..." Depuis, à part un faible mandat d'argent de temps en temps, rien.

À présent, elle entend sa voix qui demande s'il peut entrer et ses pas qui montent les escaliers du motel. Elle voit par la fenêtre les cheveux couleur de miel du petit Huey qui sort deux vieilles valises du coffre de la Cadillac. Elle doit contruire une levée autour de ses émotions montantes, pour les empêcher d'inonder son esprit.

"Les voilà de retour, le père et le fils, s'est-elle dit en égrenant son chapelet au fond de sa poche. Est-ce un mystère joyeux ou douloureux?"

David Cheramie

Les Dames du Cimetière

Elle avance doucement le long de l'allée pleine de poussière entre les tombes silencieuses. Ses yeux cherchent les vieux maintenant au paradis. Là, c'est la tombe de grand-père, de grand-mère, elle dit à elle-même lors qu'elle aperçoit l'édifice fait en brique. Ses doigts touchent les noms empreints pour toujours dans la pierre tombale en marbre.

Ses lèvres nomment en soufflant des dates de naissance, des dates de mort. Elle commence une prière. Sa mémoire éparpille les années. Elle voit son grand-père tordre sa moustache longue. Elle le guette essuyer du café de chaque côté qui tombe en bas de sa bouche. Ses yeux d'enfant petite le voient couché dans le lit sous le bère. Sa voix forte s'affaiblit, sa main douce sur ma tête. "Sois toujours bonne, ma chère. Fais toujours bien."

Ce jour de la Toussaint est plein de soleil et presque chaud. Mais ses épaules frissonnent. Elle se rappelle le premier de novembre quand sa fille est née. Vingt poules ont gelé droite dans le poulailler.

"Bonjour Glossina!"

Elle se retourne. Une femme de quatre-vingt-un ans, un peu penchée, travaille son chemin entre les rangées, une derrière et après l'autre, des tombes. La brique et le granit sont nettoyés comme neuf. La peinture blanche étincelle dans le nettoyage de la Toussaint. Quelques unes des tombes sont seules. Quelques unes sont doubles. Certaines sont basses. Certaines sont hautes. Il y a des nouveaux bouquets en plastique: des roses jaunes ou des tulipes rouges. Il y a des nouveaux achats d'iris bleus aux feuilles vertes en soie. Des seaux enveloppés de papier d'aluminium avec des chrysanthèmes jaunes et blancs. Des bouquets larges de chrysanthèmes qui sont comme étendus dans l'air. Des chrysanthèmes violets dans des pots verts.

Les deux femmes sont comme des naines dans cette ville de tombes. Presque comme des taches dans cette mer de couleur si tranquille et si calme.

"Ethel! Comment ça va? Comment t'es après te sentir?"

Ethel tire sur le foulard en dentelle autour de sa tête. "Le vent est si fort aujourd'hui! Oh, l'arthrite dans mes mains!"

Glossina fait un signe de tête qui veut dire qu'elle connaît bien ça.

"Mes genoux! Je pouvais presque pas dormir hier au soir."

Ethel regard vers l'église au loin, au-delà du cimetière.

"Le prêtre devait commencer le service à trois heures." Ses vieux yeux scrutent sa montre de poche avec l'aide de ses bifocals. "C'est deux heures et demie."

"Je suis tellement contente tu m'as dit quelle heure c'est-il. Mon garçon m'a donné une montre le Christmas passé. La deuxième montre dans ma vie. Je l'oublie à la maison la moitié du temps."

Les deux femmes sont amies depuis leur enfance. Après courir et jouer sur ce même chemin de gravaille à côté du cimetière. Ces jours-ci, elles sont toutes les deux debout sous un ciel bleu de novembre extrèmement fin.

Elles sentent le ricanement des années passées par la douleur endans leurs corps. Elles ont en commun la dignité de leurs dernières années.

"Ton mari est enterré dans le mausolée, c'est pas vrai?" demande Ethel. Elle indique avec sa main la bâtisse à deux étages en blocs de granit rose à l'autre côté du chemin.

Cette bâtisse paraît immense opposée aux clos bruns qui l'entournent. Plusieurs acres de la récolte de maïs vert et de coton blanc ont déjà été ramassés.

"Oui. Ma tante et mon oncle aussi."

Glossina et Ethel commencent à marcher dans la direction du mausolée. Ils aperçoivent deux femmes après placer un pot de paquerettes blanches en plastique sur une tombe basse et plate.

"Regarde là." Glossina tire sur le bras d'Ethel. "Ça c'est Amy."

Elle répond d'une voix faible. "Je l'ai pas vue depuis trois ans."

Ethel fronce son front. "Ses cheveux sont peints trop noirs pour une femme de son âge."

Ethel sourit tandis qu'elle entend Amy appeler son nom.

Les trois amies s'embrassent chacune.

Amy introduit la quatrième femme. "Tu te rappelles Madame Jensen. Elle est mariée avec Gabriel, le garçon de Monsieur Monteau."

"Mais oui," dit Glossina. Elle scrute à elle-même comment Madame Jensen est plissée.

"Ta sœur… une plus vieille que moi… elle a parti pour vivre dans la Nouvelle-Orléans quand elle était jeune. Elle a devenu une nurse."

Madame Jensen regarde attentivement par ses bifocals. Elle essaie de s'imaginer ces figures devant elle des decennies avant quand elles commençaient leur vie, tant d'années passées.

"Ah, ça c'était tellement lontemps passé." Elle fait signe avec sa main comme pour balayer d'elle les noms familiers. "Tellement d'affaires a prendu place depuis là."

Les mémoires pèsent lourd sur son idée. "C'est dur pour penser. J'ai déménagé à Port Arthur quand je m'ai marié." Ses yeux vont de ceux des autres aux fleurs sur la tombe.

"Ma fille m'a apportée ici pour la journée. Mon pauvre mari," elle pleure dans un mouchoir, "est enterré ici. Et aussi moi-même, je vas d'être ici."

Glossina pousse un soupir d'accord.

Amy fouille dans sa porte-monnaie pour un mouchoir.

La cloche d'église commence à sonner. Des coups singuliers qui résonnent jusqu'à la terre des clos bruns.

Glossina fait signe aux autres. "Allons! Vite. La procession est après venir de l'église."

Ethel prie avec ses doigts sur les perles bleues en verre de son chapelet. Elle suit les trois autres femmes.

Amy embrasse le crucifix sur son chapelet de perles blanches.

Une harmonie douce de voix qui chantent s'éparpille dans l'air du le ciel extrèmement fin.

Les fleurs s'asseyent dans leurs couleurs jolies sur les tombes étincelantes, silencieuses.

Joyce Carmouche

L'histoire de la Vieille

La voilà, devant la cuisinière. Elle tient une cuillère dans la main gauche, et elle verse l'eau par cuillerée dans la cafetière. Puis elle s'assoit à table, à côté de moi, pour boire sa demie-tasse matinale. Moi, j'ai mes céréales dans la boîte à biscuits, mon assiette favorite.

Nous nous réveillons toutes les deux tôt, parce que nous dormons ensemble dans la grande chambre. J'ai le grand lit en bois, avec des matelas douillets qui sentent l'âge. C'est un vieux lit. Je l'ai toujours aimé, le bois lisse à la touche, les hautes colonnes. Le lit de Grand'mère est plus vieux encore. Il a été fait à la main par un aïeul que je n'ai jamais connu. Elle m'a dit une fois l'histoire des deux lits, mais j'étais très jeune à l'époque et je ne me rappelle plus comment ils se sont trouvés, tous les deux dans la grande chambre de la maison où nous habitons.

Le matin, quand le soleil passe à travers les branches des chênes devant la maison et que les rayons commencent à danser dans tous les sens sur ma figure, j'ouvre les yeux pour voir si Grand'mère est toujours au lit. C'est un jeu auquel je ne gagne jamais, parce qu'elle est toujours déjà habillée. Parfois, elle n'a pas encore fait sa natte avec ses longs cheveux gris, et j'éprouve un grand plaisir à les brosser pour elle et à les arranger en chignon sur sa tête. Il m'avait semblé, longtemps, pendant des années même, qu'elle n'avait pas de cheveux comme tout le monde, uniquement ce chignon.

Après avoir terminé le petit déjeuner, elle lit le journal du matin et je regarde des bandes dessinés à la télé. Puis, nous allons au jardin, où elle passe son temps à arracher des mauvaises herbes qui poussent pendant la nuit. Je joue avec les grosses fourmis qui ne piquent pas, ou bien, je lézarde au soleil sur le grand porche devant la maison.

Parfois, elle me raconte des histoires de la famille quand elle arrache ses herbes avec sa force surprennante, elle a quand même au moins 80 ans.

-Tu connais l'histoire de LA VIEILLE?

-Non, mens-je, raconte-la moi!

-Pauline Briant, devenue plus tard à cause de son marriage "La Vieille" Fournet, est venue de Saint-Domingue pendant la

Révolution avec ses deux fils et ses esclaves. Elle a tout pris, tous ce qu'elle pouvait, toute seule, elle était veuve. Quand ils sont arrivés, elle avait de l'argent, elle a acheté des terres, une plantation, qui était nommée plus tard la vieille plantation Fournet, où mon père est né. C'était la plantation d'Ile de Cypre. Elle parlait le "bon français". Ses esclaves sont restés tout le long de sa vie. Quand elle est morte, elle a donné un peu de terre à chacun d'entre eux. Et ça, c'était la mère de mon grand-père.

-Où est-ce que tu as appris le français, grand-mère?

-Oh, yaie J'ai appris avec les anciennes esclaves. Tout le monde le parlait, et voilà!

-Ils ont vécu avec toi?

-Ils étaient vieux, ils ne vivaient plus avec nous, mais ils nous rendaient visite souvent. Et puis, on avait aussi les gens qui travaillaient à la maison. Papa avait son esclave personnel, Bill, qui est resté avec lui toute sa vie.

-Parle-moi de ces esclaves. Qui étaient-ils?

-Ben, il y avait par exemple Pagnole et Pajoe. Pagnole était une vielle négresse qui habitait en haut de la maison. Un jour elle m'a permis de mettre tout son linge dans les boîtes. On aimait fouiller dans ses choses. Elle les avait tous serrés, des linges qui venaient de tout le monde. Elle ne les laissait jamais passer en dehors de sa chambre.

Puis, il y avait Pajoe, qui était aussi un ancien esclave. Il venait souvent nous rendre visite. On lui trouvait toujours une place pour dormir, car il faisait partie de la famille. Une fois, son meilleur ami allait se marier, et le pauvre, il n'avait pas beaucoup de vêtements. Papa, qui avait à peu près la même taille, lui donnait du linge à porter pour le mariage. Avec son costume, un gros manteau pour protéger de la poussière, sa barbe longue et blanche, il était un nègre bien beau. Il est parti tôt, parce que la cérémonie était à neuf heures du matin. Il est revenu vers midi. Ma mère lui a demandé

- "Vous êtes revenu bien tôt Pajoe, comment c'était le mariage?

-Oh, c'était beau, Madame Alexandre, c'était beau! Mais j'aimerais vous demander un service.

-Oui, qu'est-ce que vous voulez?

-Un morceau de pain et un peu de vin.

-Vous venez du marriage, vou n'avez pas mangé au marriage?

-Si, Madame, j'avais faim, et je ne pouvais pas faire comme si j'avais faim. Je n'ai pris qu'un morceau comme tout le monde a fait.

-Bon, je vous donne le pain et le vin."

-Tu sais, ça c'était l'époque où l'argent était aussi difficile à trouver que les dents de poules!

-Les poules ont des dents, Grand'mère? C'est vrai?

-Non, chère, c'est pour ça que c'est difficile à trouver!

-Encore! Encore!

Mais elle ne me répond pas, elle est perdue dans ses propres souvenirs. Je pars à la recherche d'un autre amusement, et je la laisse avec son travail, les herbes qui poussent aussi vite qu'elle les arrache.

Le soir, je me mets au lit et elle chante de vieilles chansons qu'elle avait apprises quand elle était jeune. Sa voix est toujours belle mais très frêle aujourd'hui. Puis, quand je fais semblant de dormir, elle se met au lit aussi. Je ne la vois jamais aller à l'église, mais elle tient beaucoup à son chapelet. En se couchant, il y a des chuchottements de prières. Il m'arrive souvent de m'endormir avec ce bruit rassurant aux oreilles. Comme ça se fait de temps en temps, elle s'endort en priant, et là, j'ai beaucoup plus de mal à me rendre au sommeil. Elle respire péniblement quand elle dort. Parfois j'ai l'impression que ça prend une éternité avant qu'elle ne reprenne de l'air. Ça m'arrive même parfois de croire qu'elle est morte, puis juste après un petit souffle lui échappe, et je dois recommencer ma veillée sur sa respiration. Enfin ma concentration fléchit et mon cerveau s'enbrume. Je m'endors pour ronfler en unisson avec elle.

*****

Le jour de la naissance de mon frère, un jour d'extrême clarté, sans aucun nuage dans le ciel. Il y a dans l'air une sécheresse inattendue qui est tellement rare chez nous. C'est peut-être pour ça que cette journée me reste si vive dans la mémoire.

Maman a des problèmes avec cette grossesse, mon frère est gros dans son ventre. Elle passe beaucoup de temps au lit, à force qu'il grandit, elle affaiblit. Devant l'évier, tout un coup, elle pousse un cri.

Grand'mère arrive et dans ses bras forts, elle amène Maman au lit. Les portes sont fermées, j'entends des chuchottements, des bruits.

-Vite! Va chercher le docteur!

Je cours, je cours, aussi vite que mes jambes, trop petites pour l'importance du moment, peuvent me porter. Je frappe à la porte.

-Venez chez nous! Grand'mère vous demande.

Le vieux docteur se précipite. Il est beaucoup, beaucoup plus grand que moi, je ne peux pas suivre ses pas. Je vois son dos disparaître par la porte en arrière (il connaît bien la maison) et je me trouve dehors à attendre. On vient me chercher, il fait nuit, j'ai dû m'endormir sur la grande balançoire.

-Va te mettre au lit, me dit Grand'mère. Tiens les oreilles bien ouvertes, ton frère dort dans le panier à côté de toi, juste là, par terre.

-Je peux le voir?

-Bien sûr. Regarde, il dort comme un bébé.

Il est beau, tout parfait. Je ne remarque pas sa tête un peu déformée, tellement je suis envahie de sa petitesse. Mais je suis fatiguée aussi, j'ai envie de dormir, à côté de lui. Je me hisse dans le grand lit et je m'endors comme le bébé que je suis encore.

Le lendemain, je vois que Maman n'est pas là.

-Où est Maman?

Je pose la question toute la journée, mais personne ne veut me répondre. La nuit arrive, tout le monde est épuisé: le nouveau-né demande beaucoup, et moi, l'autre bébé, je refuse de disparaître. Finalement, grand'mère me prend dans ses bras, elle me raconte une histoire que j'adore. Puis, elle me dit que Maman n'est pas là, qu'elle ne reviendra pas. Je ne comprends rien du tout. Mais grand'mère est là, elle a toujours été là. Je me glisse dans son odeur rassurante, je me réfugie dans sa chaleur, je me dis que Grand'mère et Maman ont le même goût sur la joue. Ce même soir, j'ai confondu les deux et son nom s'est changé en "Grand'maman" pour le reste de ses jours. Plus tard, mon frère m'appellera avec grand plaisir "Maman Eve", et même plus souvent "Ma'Eve", et moi, je glisse entre soeur et mère.

Tous les jours de grande importance dans ma vie me revienne avec cette même impression de "journée d'extrême clarté", comme si chaque fois un gain est accompagné d'une perte pour créer un

vide auquel même la nature participe, pour assurer que je n'oublie jamais.

*****

Maintenant je suis à une nouvelle école que je n'aime pas. C'est à dire que, dans l'autre école, la maîtresse me laissait faire un peu. Bon, on travaillait, mais le travail nous intéressait. Ici, par contre, je ne peux plus m'amuser à l'école. La maîtresse passe son temps à faire des choses que j'ai déjà apprises et je m'ennuie.

Hier j'ai trouvé un très bon livre. Déjà aujourd'hui, Madame voulait me le prendre. Je lis en classe et ça ne lui plaît pas du tout. Elle m'envoie à la maison avec un mot. Qu'est-ce que ça peut bien dire, ce mot? J'ai peur de le donner à Grand'maman, peut-être qu'elle ne va pas être contente avec moi.

Je regarde tout autour et je me rends compte que je suis presque à la MAISON, il faut changer de bord de la rue. Je sais qu'un jour le vieux monsieur qui habite cette maison va sortir et m'enlever et je ne verrai jamais plus mon frère, ni mes poissons. Il a un cheval qu'il doit monter la nuit, ou bien, à quoi ça sert d'avoir un cheval? Mais, en effet, ce n'est pas la bête qui me fait peur, ni le monsieur, que je n'ai jamais vu, mais plutôt la maison même. Elle fait face à la rue avec ses fenêtres en haut fermées avec des gros portails, comme une vielle personne qui ne ferme qu'à moitié les yeux. La maison ne regarde rien, pourtant elle n'attend qu'une erreur pour me sauter dessus, c'est comme la vieille sorcière dans l'histoire d'Hansel et Gretel. Peut-être la maison est la sorcière, toute crochue et basse, avec un chapeau noir et les yeux à moitiés clos, toute entourée d'un vêtement sombre. Le soleil ne touche jamais la maison, tellement elle est enrobée par les gros chênes. Je m'arrête pour essayer de percer la sombre enveloppe et puis - oh yie! - le rideau bouge! Vite, vite, il faut courrir, rentrer à la maison, être chez moi!

J'arrive essoufflée, le maudit mot de Madame tout chiffonné dans ma main moite. Je l'avais oublié pendant un moment, mais je dois le donner à Grand'maman. J'ouvre la porte doucement, pour ne pas la faire grincer...

-Bonjour, petite fille! (Zut! Elle m'a entendu!)

-Bonjour, Grand'maman.

-Mais, quoi t'as, chère? T'as l'air sauvage là.

Je m'approche pour lui faire un bisou et elle me carresse les cheveux. Je lui donne le MOT, elle met ses lunettes, puis son petit rire commence dans le ventre, monte, monte et puis apparaît dans la salle de cuisine pour la remplir avec un son-cristal qui brise tout ce qui est sombre, tout ce qui est malheur.

-Ma petite fille, je vais voir ta maîtresse. Ne t'inquiète pas. Maintenant, si tu veux jouer dehors, avant qu'il fasse nuit…

Et je pars, le mot déjà oublié, pour me changer et pour joindre mon frère dehors. Nous adorons jouer ensemble; je lui enseigne un nouveau jeu: les caniques. Ses petites mains n'arrivent pas encore à tenir les caniques comme il faut et il les perd pratiquement toutes avant mon arrivée. Je dois toujours les regagner pour lui, car Grand'maman ne peut pas nous donner l'argent pour en acheter d'autres.

Je les trouve, tous les garçons du voisinage, rassemblés en dessous du grand chêne qui trône sur le coin. Les visages sérieux, concentrés, rivés au sol où les deux derniers joueurs s'attaquent dans l'arène en forme d'œil de chat. Je vois mon frère, il a l'air découragé.

-Eh, ho! Quoi t'as?

Il me regarde avec les larmes aux yeux et me donne le bilan des dégats.

-J'ai perdu ton pee-wee bleu...

-Oh, là, celle-là il faut absolument la regagner! Comment ont-ils réussi à te faire jouer celle-là?

-En ben, je gagnais pour une fois, alors j'ai pris confiance et je l'ai pariée contre la grande canique en fer de Jean. Mais, je crois qu'ils trichaient!

-Bien sûr, qu'ils trichent! Tiens, une nouvelle partie commence, on va se venger, n'est-ce pas?

Nous nous mettons par terre pour mieux viser la cible, un gros œil de chat vert et bleu superbe!

-Combien restent-ils de nos caniques?

-Cinq.

-Eh bien, tu ne peux plus jouer aujourd'hui toi, sinon, on n'aura plus du tout à nous autres.

Et je m'applique pour assurer le jeu du lendemain. Juste au moment du triomphe, avec la canique de cristal la plus recherchée à la portée de mes mains, j'entends la voix de Grand'maman qui

nous appelle pour le souper, et je rate mon coup! Ce n'est pas grave, l'occasion se présentera une autre fois, de toute façon nous avons regagné nos caniques!

-Tiens, je te donne celles que tu peux jouer demain. Je garde celles-ci, un jour je vais avoir moins de chance et nous nous retrouverons en pauvreté avec nos caniques.

Nous entrons à la maison auréolés du silence de deux êtres qui communiquent sans se parler. Je lui envoie des pensées de réconfort et tout à coup, il me répond avec ses yeux souriants.

-Un jour, je vais jouer aussi bien que toi, hein, Ma'Eve?

-Tout à fait, je lui réponds, tout à fait.

Papa est entré. Nous nous mettons à table, puis, le repas terminé, nous sommes envoyés à nos études. Il me semble si tard, que je veux me mettre au lit. J'entends Grand'maman et papa qui discutent bas du MOT de Madame que j'ai presque oublié. Leurs voix murmurent, j'apprendrai demain leur décision.

Le soir, nous dormons ensemble dans la grande chambre. Mon frère dort de l'autre côté, et plus profondément que moi. Une fois j'ai raconté mes angoisses au sujet de Grand'maman et son souffle sans air, il ne m'a pas cru. Ce n'est pas étonnant, il n'entend même pas les trains qui passent devant la maison.

Il y a un dicton dans la famille: le premier soir il y a un train qui passe toutes les cinq minutes. Le deuxième, il n'y a que des trains toutes les heures. Le troisième soir, le battement des roues sur le chemin de fer s'accordent au battement du cœur et ne devient que plus rassurant avec le temps.

Un sifflet! et puis toc, toc...toc, toc...toc, toc....

*****

Mon père, une énigme, c'est un homme que je n'ai jamais réellement connu. On parlait souvent de lui, mais il était toujours de passage. Il n'était là que pour les grands moments de ma vie. Dans presque tous les souvenirs de ma plus jeune enfance il est presque absent. Pourtant, toute la famille dit que je suis sa préferée. C'est un homme très travailleur qui n'a jamais su jouer son rôle auprès de ses enfants. Un jour, en fouillant dans les vieux albums de la famille, j'ai rencontré les visages d'un joli couple et tout à coup, j'ai compris. Bien que je ressemblais à Grand'maman, c'était comme trouver ma jumelle au bras de papa. Ils étaient tous deux souriants, papa et maman. Ils se sont mariés jeunes et ont

eu leurs enfants pas trop longtemps après car ils étaient catholiques. Puis, maman est morte quand j'avais quatre ans. Elle a disparu complètement: pas de lettres, pas de photos, comme si elle n'avait jamais existé. Pourtant, je suis là, mon frère est là aussi. Papa n'a jamais réellement réussi à nous pardonner. Je lui faisais voir mon petit visage de maman et mon frère, et bien, il ne lui a jamais pardonné pour son inévitable résponsabilité.

C'est un homme simple, qui a connu uniquement le monde des hommes, le travail, la lutte continuelle pour la réussite. Je me demande si, après toutes ces années, il ne s'est jamais rendu compte de la double perte que nous avons eue. Avec la disparition de maman, nous avons aussitôt perdu notre papa et nous n'avons plus connu qu'un homme distant. Il se réfugiait dans sa coquille de silence dès qu'il mettait les pieds dans la maison. Cet homme m'a toujours paru inabordable, rêveur, et bien différent de celui qui parlait aux gens en dehors de la maison. Il avait un tempérament variable: un jour, quand il a bien gagné sa journée, il pouvait être plein de blagues et de chocolat dans les poches; un autre, quand les choses marchaient moins bien, il était morne. Enfin, il était un homme bien simple qui ne s'est jamais épanoui dans la vie de couple et trop tôt s'est retrouvé avec la responsabilité de ses enfants quand il sortait à peine de sa propre jeunesse. En plus, Grand'maman pouvait être une formidable force. C'est elle qui régnait dans la maison, qui gérait tout. Au fond, il était un homme comme tous les autres, avec ses défauts et ses valeurs, il sentait profondément la peur inidentifiable de sa propre humanité.

*****

Je me regarde dans le mirroir et je me vois le jour de la remise des diplômes dans ma robe blanche de cérémonie. Je suis heureuse, je boucle le cycle d'éducation qui m'a été imposé dès six ans. Grand'maman aurait été fière, elle voulait toujours que je termine mes études. Elle voulait aussi que je fasse l'université, mais elle n'est pas là pour me guider aujourd'hui. Ça fait des mois que je vis le quotidien sans refléchir. Aujourd'hui c'est le dernier jour que j'ai mon existance reglée par la routine. Demain, plus d'école, plus de classes, plus de devoirs, plus d'ordre. Grand'maman m'aurait dit quoi faire, mais elle n'est plus là, plus là. Qu'est-ce qu'elle disait? "Ce que femme veut, Dieu veut." Oui, mais qu'est

-ce qui se passe quand la femme ne sait pas ce qu'elle veut, est-ce que c'est possible que Dieu ne le sait pas non plus?

-Viens, Eve.

Je sors de mon rêve devant la glace, le son des filles dans le couloir qui se précipitent.

-Viens!

On m'appelle, et je me mets en rang parmi les autres. Il fait beau aujourd'hui, chaud et humide à cause des pluies de hier soir. Nous défilons vers les grands chênes, qui étendent leurs branches pour nous acceuillir dans l'ombre rafraîchissant. Après une heure, le soleil s'intensifie et la chaleur commence à gagner les espaces ombrés, l'humidité envahit petit à petit notre espace priviligié. Les presentations de diplômes sont presque terminées.

Une voix solonnelle annonce: Eve Fournet.

Je me mets debout et j'approche du podium avec un pas mésuré, convenable aux cérémonies d'importance.

-Voilà, Premier Prix pour les études secondaires, quatre ans.

-Merci, Madame.

En regagnant ma chaise, je me dis "C'est vrai? C'est pour ça que tout le monde m'a demandé à quelle université je vais assister? Et moi, je répondais que je n'avais pas decidé, mais en vérité je n'ai même pas envoyé les lettres de demande! Oh, Grand'maman, elle aurait eu honte de savoir que je ne peux rien décider. Peut-être je vais voyager - oui, peut-être j'ai besoin de faire autre chose. Jusqu'alors je n'ai rien fait que des études, c'est tout ce que je connais. Comment dois-je décider mon avenir dans le monde, si je ne connais pas le monde C'est ça la réponse, connaître le monde, voyager, mais pour du vrai!"

Entrés à la maison après les cérémonies, nos vêtements, plus tout frais, sont bons à mettre au lavage. Maintenant, il faut faire face à cette maison, à ces figures, à cette ville qui définissent ma vie. Avec mes hommes dans la cuisine, en train de faire leur mieux pour reconstituter le café de Grand'maman, je me sens seule. L'odeur même du café me rend triste. Je cherche dans le placard, un vêtement qui me va bien, pour me remonter le moral. Les couleurs qui me vont bien ont une capacité extraordinaire, un bon rouge ou un bleu foncé peuvent m'aider à me sentir capable de fêter l'occasion.

-Vous auriez la gentillesse de m'indiquer comment m'habiller?

-Nous allons dans un trés bon restaurant, tu peux mettre quelque chose de spécial, si tu veux. C'est la voix de mon père.

-D'accord! je réponds, et j'écarte les cintres portant mes trésors dans le placard. Ma robe de soie, bleu royal m'invite, et je la sors sans hésitation. C'est ça qu'il faut, ainsi que le collier en crystal, qui doit être dans mes boîtes à trousseau. J'ai de la peine en y entrant, c'est tout récemment que j'ai serré toutes ces merveilles et ces jolies choses. J'ai pris du temps à le faire, en enveloppant chaque objet dans du vieux journal. C'était comme si je serrais mon cœur, que je l'enveloppais dans toutes ces couches de papier.

Grand'maman a dû pressentir son décès. Un jour, après l'école, elle m'a amenée par la main pour inspecter ses "fantaisies", comme elle les appellait. Elle m'a fait promettre de ne jamais dire aux autres qu'elle me les donnait.

-Pourquoi je ne dois pas dire que tu me donnes ces choses?

-Parce que, c'est pour toi! Il y en a d'autres qui n'ont jamais pointé le nez depuis des années chez nous, mais ne t'inquiète pas, le jour de ma mort, ils seront tous là. Il y a bien des choses qui n'ont aucune valeur ici, mais le peu que j'ai, c'est à toi!

-Ne parle pas comme ça, Grand'maman... Tu auras bien plus de jours avant toi.

Mais elle avait raison. Quelques semaines plus tard, je me suis réveillée, pour la trouver toujours au lit pour la première fois dans ma vie. Sans mot dire, j'ai inspecté le plafond, à demi-aveuglée par les rayons de soleil et les larmes dans mes yeux. J'ai vu des couleurs danser devant moi, comme un arc-en-ciel vivant, respirant dans la chambre. Grand'maman avait un grand plaisir pour les arcs-en-ciel, et elle disait toujours que c'était un symbole d'espoir avec un trésor tout à la fin. Peut-être, toute entourée par cet arc-en-ciel personnel, elle avait finalement son trésor. Malgré tout, j'ai dû aussi sentir une sorte d'espoir.

Tout ça me vient à l'esprit comme un éclair, avec l'étincelle momentanée des crystaux dans ma main, au moment que je les sors de leur boîte en velours. Je les mets autour de mon cou et en me regardant bien dans la glace je me rends compte qu'après tout, on se ressemble. Ses yeux riants me regardent, sa chevelure de jeune fille me coiffe, et je la salue avant que la vision ne disparaisse.

*****

Coincée entre mon frère et mon père, j'attends avec impatience notre arrivée à l'aéroport. Tout le monde refuse d'accepter mon départ. Il y a deux semaines, quand j'ai pris cette décision, je me suis rendue compte qu'en fait mon départ était déjà effectué. La décision prise, je suis déjà liberée.

Mon pére ne comprend pas. Ça fait une semaine qu'il passe son temps sur le porche à soupirer. Je pense qu'il a peur de mon départ. Il n'a pas remarqué, ces dernières années, que je n'ai plus dix ans, que je grandis et que je suis jeune femme. Je sais que ça va lui faire de la peine que je parte.

Mon frère me comprend. Il attend avec impatience le jour qu'il puisse partir, s'envoler. C'est encore plus fort chez lui, il commence à se battre contre sa captivité. Mon petit frère, tellement naïf malgrè son intelligence. Je crains le jour de son départ, parce qu'il risque d'errer loin, sans but. Comme Grand'maman m'a dit "un homme sans femme, c'est un cheval sans bride." Je suis la femme dans sa vie pour le moment, que deviendra-t-il sans moi pour le guider? Les femmes seront toutes parties, maintenant.

-Tu as ton billet, ton argent, ton passeport? interroge mon père.

Je saute, l'interruption de mon rêve est brusque, comme sa voix.

-Bien sûr! je ris.

C'est de lui que j'ai hérité cette manie de lister, toujours avoir des morceaux de papier avec mes listes.

-Oui papa. Je les ai ici, dans mon sac.

-Eh bien, ne mets pas ton sac....

Il commence son discours éternelle: fais attention, fille, le monde est méchant, fille.

-Papa.

-Oui?

-Arrête. Le dis-je tendrement, parce que je ne veux pas blesser cet homme si fragile. Il se tait.

Nous continuons sur la route. Le silence n'est pas propice à mes pensées, la voiture est chargée de sentiments et de gens. Tout le monde veut dire sa part, mais quand les lèvres s'ouvrent pour émettre les sons, rien ne sort. Juste un peu plus de route, et puis on va y être. Changement de vie, changement de temps. Ça fait

un peu de temps que je sais que je devrais partir, mais ce n'est jamais ce que l'on prévoit, jamais ce que l'on prévoit… j'ai dû m'endormir avec cette phrase qui tournait en rond dans ma tête, comme les trains d'autrefois.

-C'est l'heure! Nous sommes arrivés! déclame mon papa avec son flair théâtral. Comme d'habitude, il s'est arrêté juste devant la porte, où il y a affiché en grandes lettres "Défense de stationner" et où il laissera la voiture de toute façon. C'est un clip d'un ancien film comique - style années 30 - avec tout le monde qui débarque, les valises, le chat qui se promène dans sa cage, ces deux hommes tout habillés et mal à l'aise, ne sachant où mettre leurs corps encombrants.

-Bon, je dis. Allons mettre les valises à la consigne.

Papa est déjà parti pour s'assurer que la companie aérienne n'a pas encore fait faillite, pour me mettre dans un siège convenable, pour faire ce qui lui donne le plus de plaisir - commander des gens.

-Tu veux bien chercher un chariot, s'il te plaît? je demande à mon frère.

-Bien sûr! Il est trop heureux d'avoir quelque chose d'indispensable à faire. Il disparaît entre les portes de l'entrée et revient:

-Voilà le charriot!

-Tu m'aides à sortir les valises du coffre?

Je n'en ai pas beaucoup, je voyage légèrement. Je m'occupe du chat tout excité avec toute la tension dans la voiture.

-Mrrraou, prrrttt.

-Oui chéri, bientôt on va te laisser te promener à ton aise. Il se calme au son de ma voix.

Nous partons pour le comptoir, sachant qu'il nous faut au moins un quart d'heure pour calmer les nerfs des fonctionnaires de la companie aérienne, à cause de leur rencontre avec mon père. Il a un don infernal à rendre le monde nerveux et confus. Je mets mes valises et le chat entre les mains de la femme devenue rouge derrière le comptoir.

-Ça va, ça va. Je suis contente avec mon siège, le chat a eu un somnifère, il sera calme. C'est à quelle heure que l'on doit se rendre à la porte d'embarquement?

-Dans une heure, elle répond avec un sourire hésitant.

-Merci, madame. Je lui fait un grand sourire pour l'assurer que la journée va mieux se terminer. En partant, j'ai entendu un soupir de soulagement.

-Allons prendre un verre! dit mon frère.

-Bonne idée! J'ai envie de bouger, de sortir de cette ambiance froide de la salle d'entrée. Assise à table, je me retrouve coincée entre mon frère et mon père. Tous les deux m'entourent, m'étouffent avec leur angoisse qui est si evidente. Que faire? Je l'ignore et je commande.

-Trois bières, s'il vous plaît. C'est la première fois depuis longtemps que nous nous trouvons ensemble!

Une véritable douleur flétrit le visage de mon père. J'ai oublié que la dernière fois que nous étions ensemble était pour l'enterrement de Grand'maman. Mais qu'ils sont bêtes, ces hommes: je suis la seule qui sois consciente de ce qu'ils évitent. Je suis maintenant le seul trait d'union entre eux. C'est un trop grand fardeau à porter.

-Tu m'écoutes?

-Oui, papa. Qu'est-ce qu'il y a?

-Eh bien, je disais que tu peux appeller dès ton arrivée, à n'importe quelle heure. D'accord?

-Bien sur, je téléphonerai, dès mon arrivée. Mais rappelle-toi, c'est cher les coups d'appel longue-distance, donc je ne parlerai pas longtemps.

Puis on parle des projets vagues pour passer le temps. La durée de mon séjour, mon emploi du temps, et ainsi de suite.

-C'est l'heure!

D'autres, en petits groupes, se dirigent comme nous vers la salle d'embarquement.

Les formalités terminées, on se dit au revoir, sans savoir comment le faire. Je donne un grand baiser chaud et je les prends, un par un, dans mes bras pour sentir leur chaleur. Puis, je monte la passerelle et je ne me retourne pas pour éviter les figures toutes pâles et les lèvres toutes endolories. Ils sont braves, ils vont trouver une façon de construire le nécessaire sans moi. Je peux maintenant me mettre aussi à l'épreuve.

*****

Je suis revenue de ce voyage, revenue en Louisiane parce que c'est chez moi. J'ai fléchit dans mes resolutions, et un jour j'ai pris un mari. Il m'a rendu heureuse, puis il m'a rendu malheureuse, et finalement il est parti.

J'ai eu de la chance quand même. Les années se sont écoulées d'une façon agréable. Ma vie s'est améliorée par rapport à celle de ma Grand'maman. Quand elle a perdu son mari d'une balle pendant un cambriolage de magasin, il l'a laissée avec sept enfants et sans travail. Moi, je travaillais quand j'ai rencontré mon homme. Il a essayé de me rendre heureuse, mais dans la famille, les femmes sont nées sous une mauvaise étoile. Il m'a donné mon enfant désiré, qui a aujourd'hui ses propres enfants. Ça me donne du plaisir, maintenant, quand je me chauffe au soleil du matin....

Voilà qu'il fait beau! Je me régale avec ce temps, ce premier front de temps froid, où il y a du soleil avec un petit vent frais. En Louisiane, c'est le moment priviligié de l'année. Tout l'été, on étouffe, on mange léger parce qu'il fait trop lourd, on évite de bouger parce qu'il fait trop chaud. Et puis, pendant une courte période de l'année, il ne fait ni trop chaud ni trop froid. Les enfants jouent, des taches roses sur leurs joues, le froid leur pique le visage. Il me manque les anciennes odeurs de ce moment de l'année: la fumée grise et sucrée des feuilles brullées qui se dissipaient dans le voisinage, s'envolaient avec le vent et remplissaient les narines avec le goût d'automne.

Il y aussi la Fête des morts et les gens qui l'observent, qui vistent les tombes, les nettoyent et les décorent avec des fleurs. Moi aussi, je le fais. Je vais à Saint Martinville, avec un pot de peinture et je peins les tombes des ancêtres. C'est devenu mon devoir quand Grand'maman a pris sa place à côté des autres. Je me demande s'il y aura toujours quelqu'un pour faire la même course pour moi un de ces jours, parce que de moins en moins ça se fait.

Oh, je divague. Je vois les petits-enfants qui accourent, je pensais à eux tout à l'heure. En travaillant dans le jardin, je peux leur raconter des histoires. C'est dommage, je pense qu'ils seront les derniers à apprendre le français. J'aimerais que le français en Louisiane ne devienne pas seulement une façon d'attirer les touristes. Après 250 ans, ça serait dommage... j'arrache les mauvaises herbes dans le jardin quand les enfants arrivent.

-Grand'maman, raconte-nous une histoire!

-Vous connaissez l'histoire de la Vieille?
-Non, mentent-ils, raconte-la nous!!

Eve Fournet

La Légende des Saints

En proie à une angoisse sourde qui se faisait sentir dans le creux de l'estomac, Samuel suivit le chemin familier qui menait chez lui. D'habitude, après les cours à l'école sur la rue Royale, le coucher de soleil sur le Mississipi dorait les pavés de la Nouvelle-Orléans et le faisait penser aux rues du paradis: il chantonnait, se délectant de l'air lourd et humide de fin de journée. Mais aujourd'hui une question bourdonnait dans sa tête. Qu'allait dire Maman quand il lui montrerait la trompette qu'il avait trouvée dans la poubelle derrière la Cathédrale Saint Louis? Ce petit parc était un lieu de merveilles qu'il visitait tous les jours, en vrai gamin de douze ans. Personne ne l'avait découvert, et c'est là qu'il s'abandonnait à ses rêveries ou à ses jeux. Parfois il y devenait Abraham Lincoln émancipant les esclaves d'un geste de la main, parfois il s'y transformait en Jean Lafitte, muni d'une épée faite d'une branche. Une fois il y avait trouvé une perle, oui, une vraie! Maman a dit qu'elle était fausse, reste de quelque Mardi Gras passé. Et elle l'avait jetée. Mais il l'avait repêchée: on ne sait jamais. Et juste la semaine dernière il avait trouvé un petit chat, que Maman avait accepté à contre coeur parce qu'elle ne voulait pas qu'il crève de faim. Mais la trompette, c'était plus sérieux. Qui l'y avait laissée? Il l'ignora. Est-ce que Maman penserait qu'il l'avait volée? Certes non: qui aurait voulu voler ce déchet de métal? La trompette était corrodée, le pavillon grêlé et obstrué par la boue. Il l'avait nettoyée avec un vieux mouchoir, puis il l'avait apportée chez son ami le forgeron, qui l'avait rendue, sinon jolie, au moins jouable. Elle était comme un signe. Et, oubliant sa malaise de tout à l'heure, son petit coeur d'enfant se mit à chanter, ravi qu'il pût désormais faire de la musique.

Doté d'un amour profond pour la musique mais affligé d'une voix rauque, il ne se destinait évidemment pas au chant. Il aurait aimé pouvoir composer de belles chansons comme sa mère. Elle passait tous les matins à repasser de jolies robes des membres de la haute société de Grands Blancs qui vivaient dans le quartier, et ses après-midi à faire du pain de maïs ou de la confiture de mûres qu'elle vendait. Sa belle voix de contralto flottait sur le quartier comme l'odeur des gardénias dans le jardin. La musique était pour elle une prière, un dialogue avec le Seigneur dont elle seule

entendait les réponses. Maman chantait toute la journée, tous les jours, sans y penser: chanter était aussi naturel pour elle que respirer. Et pour Samuel, cette musique servait de baromètre de l'état d'âme de Maman: il savait toujours juger des événements de la journée quand il franchissait le seuil. Quand elle était triste, elle chantait "Swing Low" ou "Let My People Go." Quand elle avait vendu les mûres cueillies le matin, "Roll Jordan Roll" baignait tout le quartier d'une joie ensoleillée.

Malgré ses douze ans de liberté et son bilinguisme forcé, elle n'avait jamais oublié sa vie d'esclave. Samuel naquit le jour même de la Proclamation d'Emancipation, et sa mère prit cette date propice comme un signe que le Seigneur le destinait à de grandes oeuvres. Elle lui parlait souvent du jour où elle avait entendu Frederick Douglass, il y a 3 ans. C'est pour ça, pensait-il avec un pincement de coeur, qu'elle insiste que je m'instruise, me disant au moins mille fois par jour, "Je suis ce que je suis, bébé, c'est trop tard pour moi, mais toi tu vas lire et écrire. Tu vas être quelqu'un. Tu vas faire quelque chose."

Maudit Frederick Douglass! L'école: quel ennui! Penché sur des additions et des lignes, il faisait le nécessaire. Rien que le nécessaire. Ce n'était qu'après les cours que son âme prenait son essor. Tous les jours il passait derrière la Cathédrale St. Louis, et s'il entendait de la musique qui en sortait il se faufilait à l'intérieur et se blottissait contre une colonne pour écouter l'organiste. Quand il y avait un soliste il n'osait pas respirer, de peur que ses réactions ne le trahissent. Une fois il crut être vu, mais on n'a rien dit, et le lendemain la porte qui donnait sur le balcon était ouverte. En réalité, le prêtre le connaissait de vue et le laissait faire, ce garçon qui ne faisait jamais de mal à personne et peut-être se convertirait-il un jour.

La cathédrale grandiose des Grands Blancs était très différente de sa petite église. Dans l'église Méthodiste Episcopale Africaine on sentait la musique jusque dans les os; elle coulait dans les veines. Le dimanche matin tous les fidèles se balançaient, les yeux fermés, pendant que la mère de Samuel dépeignait les sentiments de la mère de Jésus, la douleur de Jésus crucifié, les portraits de Moïse et de Pharaon, mais surtout une image du Paradis: les rues pavées d'or, les saints tous réunis comme dans un grand défilé de

Mardi Gras pour accueillir les nouveaux venus qui venaient d'être libérés de l'esclavage terrestre.

Mais c'était surtout les funérailles qui remplissaient Samuel d'une joie silencieuse. Tout le monde se rendait aux enterrements des membres de la congrégation. On suivait la procession jusqu'au cimetière, pendant que les musiciens jouaient un chant funèbre. Après l'enterrement leur musique devenue plus gaie donnait au petit Samuel une envie folle de danser, au point que sa mère le menaçait de punition, en disant: "Tu as l'air de te réjouir, contrôle-toi!" Mais à la cathédrale, on chantait une musique toute autre: la dignité y régnait. Samuel n'arrivait à déchiffrer que quelques paroles isolées: Paradisum, paradis. Agnus, agneau. Immaculata, ma culotte. Décidément on parlait de tout dans cette église! Les mots qu'il ne comprenait pas, il pouvait les interpréter comme il voulait. Sanctus. Hosanna. Immanuel. La nuit, les mots bourdonnaient, se combinant dans sa tête. Sanctus. Hosanna. Immanuel. Samuel. Et il sut que le Seigneur lui réservait quelque chose de spécial, comme au premier Samuel de l'Ancien Testament. Parfois après la messe, quand il se savait seul, il se promenait le long des bas-côtés parmi les statues en plâtre ou en bois. Il lisait leurs noms. Saint Joseph. Saint Louis. Si seulement il savait ce qu'ils pensaient, ce qui se passait derrière ces visages peints qui entreraient avec lui au Paradis. Visages si pâles. Si raides. Comment pouvaient-ils montrer leur joie comme ses amis de la congrégation Africaine Méthodiste Episcopale, qui dansaient, qui criaient "Doux Jésus!" dans des transports de joie?

Il gagna le seuil de la maison. Angoissé de nouveau, il hésita, il écouta. "Roll, Jordan Roll." Ah, bon. Sa mère avait vendu toutes ses mûres, elle serait de bonne humeur. En effet. "Eh bien, mon bonhomme! Qu'est-ce que tu as appris aujourd'hui?" Incapable de se retenir, le petit Samuel annonça, "Jai trouvé une trompette, Maman, il y a quelques semaines et Joseph le forgeron l'a réparée pour moi et je pourrai maintenant faire de la musique comme toi et regarde." Inquiet, il lui montra son trésor, puis fit un couac qui faisait penser à une oie qui pondait des oeufs surdimensionnés. Elle fit une grimace, puis sourit, montrant les deux dents d'or qui faisaient son orgueil.

Bien, 'Ti Sam. Tu m'accompagneras un jour. Maintenant prends ton pain de maïs avec ton lait caillé. Puis tu vas me lire

un peu ce qui se passe dans le monde." En sortant du tiroir une feuille de L'Union qu'elle avait trouvée le matin dans la rue, elle lui fit lire un article.

Après cette lecture, que Maman exigeait tous les jours, Samuel sortit de la maison. Fortifié par son casse-croûte et ravi par l'approbation de sa mère, il courut de nouveau vers la cathédrale avec son trésor. Personne n'y était: il put donc faire des essais musicaux. Son père ne rentrerait pas de son travail de maçon avant le soir, alors Samuel jouisssait de deux heures de liberté totale! Il lui montrerait sa trompette plus tard, quand il aurait appris à en jouer. Papa n'était guère croyant, et le taquinait en disant, "Eh bien, petit prophète Samuel, tu ne peux pas devenir prêtre, tu ne parles pas leur langue!" Mais il était fier de son fils; quand ils se rendaient ensemble au Congo Square le dimanche soir, il le vantait devant ses amis. "Regardez comme mon fils danse bien le bamboula!" Papa préférait ces dimanches au désordre du Carnaval. "Le Mardi Gras, c'est sale et il y a trop de bruit," se disait-il tous les ans comme un refrain en regardant les passants parés de costumes qu'il trouvait absurdes.

Pendant des mois, les habitants du quartier se sont plaints d'un animal—parfois un canard, parfois une chèvre—martyrisé ou d'un bébé caché quelque part. Les agents ne trouvèrent rien et on soupçonnait une cérémonie clandestine de vaudou. Et dans le parc, adossé au mur de la cathédrale, le petit Samuel beuglait toujours. Malgré sa bonne volonté, la musique se faisait attendre. Après des semaines de frustration il trouva un jour le courage de s'approcher d'un musicien après un enterrement pour lui demander des conseils. Ce dernier, content de faire enfin la connaissance de ce gamin timide qui le suivait la trompette à la main lors de chaque enterrement, lui montra comment modifier la tension des lèvres pour changer les notes. Ravi, le nouvel apprenti se refugia dans le parc pour répéter et rentra tard pour le dîner. Papa le gronda, mais cela lui était égal, il connaissait maintenant le secret. Le lendemain il joua deux hymnes et fit lui-même quelques mélodies.

Un samedi matin quelques mois après, Samuel remarqua un grand corbillard devant la cathédrale. S'il se dépêchait il pourrait se cacher derrière une des colonnes avant le commencement de la messe. Papa le gronda de ne pas avoir fait son travail, mais

Maman lui fit signe de s'en aller, elle s'en occuperait. Il sourit en courant, entendant déjà toute cette belle musique. Maman cria après lui: "Il ne faut pas te réjouir de la mort d'un petit bonhomme, hein?" Mais la mort étant inévitable, pourquoi ne pas en profiter pour entendre quelque chose qui suggérerait le paradis? Il remarqua sur le parvis deux prêtres qu'il n'avait jamais vus; ils parlaient à un gros monsieur cramoisi qui portait un grand chapeau pointu et tenait à la main une crosse. Bon, une grande messe, il y aurait de la musique, la maîtrise peut-être. Il se glissa dans la cathédrale, sûr de passer inaperçu, au moment exact où le prêtre lui tourna le dos et fit semblant d'examiner sa manche. Quelle chance, pensa Samuel, je suis vraiment adroit!

La messe de requiem commença. Pendant une heure, Samuel ne bougea pas, n'avala pas, respira à peine, cloué au sol par la polyphonie de prières qui montaient vers la voûte comme de l'encens, puis laissèrent une bénédiction comme la poudre grise sur le haut des chapiteaux. Les mots qu'il ne comprit pas promettaient le Paradis. Paradisum. La maîtrise chanta. Les notes des petits garçons blancs résonnèrent dans les grands espaces comme une cataracte, les notes de l'organiste descendaient sur les fidèles comme une pluie douce sur la terre sèche et besogneuse. Le maître de chant rappela la mélodie aux enfants de la maîtrise en chantonnant do re do do, re-e-qui-em. Une belle mélodie, une invitation au paradis. Paradisum. Do mi fa sol. In pa ra-di-sum, do mi fa sol. Do mi fa, do mi num, il ne comprenait rien, sauf In pa ra di sum, do mi fa sol. Les syllabes résonnèrent dans sa tête.

Après la messe Samuel s'installa dans le parc, la trompette toujours à la main. Il n'avait pas faim: il était rassasié par la musique. Distrait, il caressa les pistons de sa trompette. Il faisait chaud. Ses paupières se fermèrent lourdement. Dans le royaume entre le réel et le rêve, il voyait son entrée dans le paradis accompagné par les saints et les anges. De jolies robes comme celles que sa mère repassait. De belles chaussures cirées comme celles des Grands Blancs du quartier. Chaussures que Samuel ne porterait jamais, même quand il saurait lire. Des robes confectionnées de soleil, des couronnes faites d'étoiles. Des saints rigides aux visages blancs et souriants, bras dessus-bras dessous avec des membres de sa congrégation qui criaient "Sweet Jesus!"

et “Doux Jésus!” Sa Maman en tête, chantait. Quelle entrée dans le paradis!

Do mi fa sol.

In pa ra di sum.

Le soleil se coucha derrière la cathédrale, il commença à faire un peu frais. Mais Samuel, lui-même habillé de soleil, ne le remarqua pas, jouant de sa trompette juste derrière sa maman dans la procession. Les saints venaient après. La paix descendait sur lui comme une bénédiction. Sa tête dodelinait au rythme de ses pas. Sa trompette annonçait l’entrée triomphale. Derrière la cathédrale le son monta au paradis.

Do mi fa sol.

In pa ra di sum.

Do mi fa sol.

“O When the Saints.

Go marchin’ in.”

Quand il se réveilla, Samuel eut l’impression d’avoir entendu une voix vibrante, majesteueuse comme le tonnerre mais douce comme une mère, qui disait:

“Bravo, Samuel. Je savais que je pouvais compter sur toi. C’est pour ça que tu as trouvé la trompette.”

May Waggoner

Les Quatre Saisons de Danté Hébert

Le Maïs Tendre

Danté Hébert fouillait les fossés dans son grand clos de maïs. Le Cadjin était beaucoup fier de sa récolte. Son maïs était grand et beau, et il disait à sa femme, Emilie, chaque fois qu'elle lui portait de l'eau à boire, "'Garde, ma chère 'tite crêpe, comment pleins les épis commençent à êt'e! On pourra bien vite manger du maïs tend'e, hein?"

Et puis, chaque fois, sa 'tite crêpe disait, "Ouay, donc!" Elle pensait que Danté était le meilleur récolteur dans la toute la paroisse d'Acadie, sauf peut-être pour Valsin Boudreau, leur voisin, mais naturellement, elle ne lui aurait jamais dit ça!

Malheureusement, ce jour-là, quand Danté lui a répété la même chose pour le maïs tendre, elle ne connaissait pas quoi lui dire. Bien troubleé, elle a dit, "Ouay, donc, cher, je peux pas espérer! Mais, il faut je te dis Valsin vient de passer, et il nous a laissé une douzaine d'épis de maïs tend'e. Il dit le sien est paré à manger."

Danté ne pouvait pas le croire. "Mais," il a dit, "j'ai planté mon maïs avant lui! Le sien peut pas êt'e paré à manger! T'en as dérobés pour 'oir?"

"Non, mon cher," elle a dit, mais elle avait menti. Elle avait dérobé un épi, et l'avait trouvé parfait, juste bon à griller!

"Bien sûr," Dantê a dit, "Valsin les a cassés trop de bonne heure! C'est pas la première fois qu'il assaye à faire ça, ce fils de garce! Il essaye toujours de te faire croire t'as pas marié le meilleur homme!"

La jalousie de Danté était rendue hors de raison. C'était une affaire qui avait commencé depuis les deux la courtisaient, quand Emilie était fille. Valsin la faisait rire, mais il se foutait trop de Danté, et elle n'aimait pas ça. Alors, elle avait décidé de marier le mince et fier Danté Hébert plutôt que le gros et canaille Valsin Boudreau.

L'année passée, par exemple, Valsin les avait emmené du maïs tendre, avant que les leurs étaient paré à manger. Pauvre Danté avait pris ça dur, enfin, comme un affront à sa virilité! Alors, cette année-ci, il avait fait sûr qu'il planté son maïs avant Valsin. Il avait

gardé un oeil sur les activités de son voisin, et bien de bonne heure en mars, il a planté son maïs. Quelques jours après ça, Valsin avait planté le sien.

Danté s'a appuyé sur sa pelle. "Peut-êt'e il a pris ce maïs d'un aut'e place, et il assaye de nous embêter. Mais, on va 'oir, hein?"

Emilie s'est partie pour la maison, en pensant beaucoup dur quoi faire. Quand même c'était le maïs à Valsin ou non, ç'aurait juste commencé du tracas. Elle n'aurait pas dû lui dire. Danté, une fois, avait voulu prendre à coups de fusil la vache à Valsin qui avait cassé sa barrière et était rentrée dans sa savane. Il avait fait serment que Valsin avait fait exprès de la lâcher! Non, elle aurait dû donner le maïs à Boudin, leur grosse truie, et ne pas dire rien du tout!

En sortant du clos de maïs, Emilie a eu une idée. Faisant sûr que Danté ne pouvait plus la voir, elle a cassé une douzaine d'épis ici et là-bas. Elle les a mis dans son tablier et s'a dépêché vers maison. Une fois là, elle a caché le maïs de Valsin sous la maison. Là, le maïs qu'elle avait dans son tablier, elle l'a mis dans un sac sous la table.

Pas longtemps après ça, Danté est rentré. Le maïs tendre à Valsin l'avait beaucoup bouleversé, et il était hors de lui-même. "Où le maïs?" il a demandé.

"Ici, sous la table dans le sac," Emilie a dit.

"Viens, on va 'oir quelle sorte de maïs c'est ça!" Il est sorti sur la galerie et a vidé le sac sur le plancher. Il a dérobé deux ou trois épis. "Ha! Je savais! Ils sont pas parés à manger! Je vas vite ramener sa merde!"

Emilie s'a mis à crier. "Oh, mon cher, quitte ça aller! Ça va juste faire du train! Allons donner le maïs à Boudin, plutôt, et oublier tout ça!"

"Quoi? Valsin essaie de nous embêter, et tu me dis d'oublier ça? Ho, bein non!"

Emilie a pris son mari par la main. "'Coute, j'ai une confession à faire, mon cher. Tous les jours quand je t'apportais de l'eau, je guettais les épis sur le dernier rang, le rang qu'ai plus de soleil, tu connais? Les épis-là étaient plus gros que les aut'es. Depuis avant-hier, je cassais les plus gros épis. Je voulais te surprend'e à soir avec du bon maïs tend'e, ton maïs tend'e à toi!"

"Emilie! Quelle 'tite diablesse t'es! Alors, où est mon maïs?"

Sa 'tite diablesse s'a mis à quatre pattes. "Je les garde ici, sous la galerie, où ils pouvaient rester frais! 'Garde!"

Danté s'a accroupi et a vu le tas de maïs. Il a pris un épi et puis il l'a dérobé. "Ho, ho, 'Milie! Je peux dire que cela est parfait! Ho, ouay, et on va manger ça à soir, ma 'tite poule!"

Danté a regardé avec dedain le tas de maïs sur la galerie. "Tu veux pas je lui ramène sa merde?"

Sa 'tite poule s'est mise à rire. "Pourquoi, mon cher Danté? Regarde donc comment ça fait de la peine! Ils sont si p'tits!"

Danté a sauté sur la galerie et prend à coups de pieds le tas de maïs. Quand les épis étaient épaillés dans toute la cour, il a pris un grand souffle.

"Là," il dit, "je me sens mieux!"

Le Melon d'Eau

Les melons étaient mûrs. Tous les jours quand Valsin allait dans son clos de melons, Danté grimpait dans le grenier de son hangar pour le guetter. Il connaissait bien quoi Valsin faisait: Il cherchait le plus gros melon d'eau qu'il pouvait trouver!

Un jour, Valsin s'a mis à genoux pour examiner un gros melon barré vert. "Ah, hah!" Danté a dit à lui-même, "Ce sera çu-là!" Tous les ans Valsin cassait son plus gros melon pour porter à Danté (c'est à dire, Emilie) pour le quatre de juillet. C'était une autre manière de lui dire qu'elle n'avait pas marié le meilleur homme.

"Il va pas me faire ça encore cette année!" Danté disait tandis qu'il marquait bien la place où Valsin était à genoux.

Danté plantait des melons, aussi, mais n'import quoi qu'il assayait, ses melons étaient jamais aussi gros que ceux de Valsin. Et chaque quatre de juillet, quand Valsin venait avec son plus gros melon, barré vert, Danté aurait pu se mordre les fesses, à force qu'il s'enrageait!

Ce soir-là, le trois de julliet, Danté dit à Emilie, "Chère catin, je crois je vas aller essayer de nous tuer un chaoui à soir. Demain, pour le quatre, on va faire un barbécue, hein?"

"Oh, j'aimerais ça beaucoup!" sa catin a dit. Emilie aimait bien la viande de chaoui. Enfin, elle aurait aimer plutôt manger la viande de rat de bois, mais Danté n'avait pas trop de goût pour

cet animal, parce qu'il connaisait trop bien les vilaines choses que les rats de bois mangent!

Alors, quand il a fait nuit, Danté a pris son fusil, sa lampe de carbide, et un vieux sac. "Reste pas d'boute pour moi, femme, parce que je connais pas quand je vas revenir."

Couzin Dud, son chien, a commencé à faire les quatre cents coups pour aller avec, mais Danté l'a vite renfermé dans le hangar où il a aussi laissé son fusil et sa lampe de carbide. Il avait seulement besoin du sac pour ce qu'il allait faire.

"Reste ici, et tais-toi!" il dit au chien.

Quand il est parti, il a fait comme s'il s'en allait au bois, en tout cas quelqu'un le guettait. De là, il est revenu au clos de melons à Valsin et s'a caché à la barrière, jusqu'a le moment où il a vu la lumière s'étteindre chez son voisin. Il a foncé dans le clos. Quand il a trouvé le gros melon que Valsin lui aurait porté le lendemain, il l'a mis dans le sac.

La maison était noire quand il est rentré chez lui. Emilie était déjà couchée. Bien doucement, il s'a approché de la maison pour cacher le melon. Mais, Couzin Dud l'a entendu, et a commencé à hurler et se garocher contre la porte du hangar.

"Maudit carcasse de puces!" Danté a juré. "Si le chien se tait pas, Emilie va venir 'oir quoi ya!" Au même temps, il l'a entendue sauter du lit. Alors, il s'est vite caché sous la galerie.

"Danté, c'est toi?" Emilie pélotait sur la galerie au-dessus de lui tandis qu'elle assayait de comprendre quoi-ce qui se passait. Couzin Dud a commencé à hurler plus fort.

"Mais, ça sonne comme si le chien est renfermé dans le hangar!" elle a dit. Emilie s'a dépêchée là, et quand elle a ouvert la porte, Couzin Dud est sorti et a fait un "beeline" pour la maison. Au même temps, elle a vu le fusil et la lampe de carbide au ras de la porte. "Mais, jamais de la vie! Quoi cet homme-là fait, quand-même? Il a renfermé le chien, et là, pauv'e bête, il a oublié son fusil!"

Le chien, tout ce temps-là, jappait sous la maison. Emilie a pris le fusil, et quand elle s'a avancé pour voir quoi le chien était derrière, elle a entendu comme une tape, et Couzin Dud a lâché un cri, et est sorti du dessous de la maison avec la queue entre les pattes.

"Quoi ya, Dud? Quoi ya eu, cher?"

Le chien, encouragé par la voix inquiète, s'a retourné sous la maison. Emilie s'a accroupie pour voir quoi le chien était derrière. C'est là qu'elle a vu comme une 'bêtaille' qui avait une grosse tête ronde!

"Viens ici, Dud!" Emilie a crié en peur. Quand Dud 'a sorti, elle a pointé le fusil vers la grosse tête de la bêtaille et a halé la gâchette. En même temps, Danté a poussé un cri, mais c'était trop tard. Emilie avait tiré.

Etonnée, Emilie a dit, "Oh, Bon Dieu, je crois que j'ai tiré quelqu'un!" Couzin Dud s'est retourné sous la galerie pour voir quoi sa maîtresse avait tué.

"Tire p'us, Emilie, pour l'amour de Dieu! C'est moi!"

"Danté? C'est toi? Mais quoi tu fais sous la maison? Est-ce que je t'ai frappé?"

"Non, je crois pas. Arrête, laisse moi sortir! Tire p'us! Dud, mon fils de putain, arrache-toi d'ici!"

Quand il s'a halé du dessous de la galerie, Emilie a commencé à crier de nouveau. Elle pouvait voir que la figure de Danté était couverte de sang. "Oh, Bon Dieu, Oh, Bon Dieu! Ouay, je t'ai frappé! Ta figure est plein de sang!"

"Non, non," Danté a dit, "je crois pas c'est du sang. C'est des morceaux de melon."

"Mais, jamais de la vie! Je connais pas quoi croire! Tu peux soit me dire quoi tu fais sous la maison avec un melon?"

Danté a essayé d'expliquer.

"Quoi?" elle a dit. "T'as volé un des melons à Valsin? Mais, pourquoi, Danté? Pourtant, on a des melons! On a pas besoin de volé les siens, hein?"

"Non, femme! Je connais ça, mais demain il va nous en ammener un, et je voulais lui montrer que les miens étaient aussi gros que les siens! Tu comprends, asteur?"

Quand Valsin est arrivé le lendemain avec son gros melon barré vert sur son traineau, il a demandé si Danté avait tué quelque chose hier soir, parce qu'il avait entendu le chien et un coup de fusil.

Emilie a pris la parole. "Non, c'était pas Danté qu'a tiré, c'était moi! J'ai trouvé une grosse bête puante sous la maison!"

"Mais, Emilie!" Valsin a dit, "comment brave t'es! Mais, pourtant, ça pue pas la bête puante. Tu l'as tuée?"

Elle a commencé à rire. "Non, malheureusement, je l'ai manquée, mais peut-êt'e tu peux sentir la merde? Je crois que je l'ai fait assez peur qu'elle a chié!"

Valsin a beaucoup ris, mais là, il voyait que Danté ne riait pas. "Alors," il a dit à Danté, "quelqu'un m'a volé mon plus gros melon hier soir. T'as pas vu quelqu'un dans mon clos, peut-êt'e?"

"Non!" Danté a dit, "mais, t'es chanceux quand-même, juste un melon! Moi, ils ont tous pris mes plus gros melons! Tous qui me reste sont des p'tits! J'en avais qu'étaient plus gros que celui-là!"

"Peut-êt'e c'était des grosses bêtes puantes!" Emilie a dit. "Je comprends ça aime les plus gros melons."

Valsin la regardait, pas sûr quoi elle voulait dire. "Ouay, peut-êt'e," il a dit, en jettant une oeil vers Danté.

Danté a plus dit arien.

Le Ruban

Un matin d'automne, à la craque du jour, Valsin s'a préparé à faire boucherie. Tout l'été il avait engraissé dans un parc derrière son hangar un cochon qu'il avait nommé "Danté," après son voisin. Quand Danté se fâchait, Valsin trouvait qu'il poussait des cris pareils comme ceux du cochon.

Aujourd'hui Valsin va porter à Danté et Emilie un rôti de cochon, comme il faisait tous les automnes. Danté, pourtant, avait une truie, mais elle n'avait jamais eu des petits cochons parce que Danté ne voulait jamais la mettre avec un verrat.

"Elle est trop jeune, encore!" il disait.

Et puis, il y avait une autre chose, Valsin pensait. Danté n'avait jamais mis Emilie en famille, non plus. Il se rappelait comment elle voulait une cour pleine d'enfants. Il y avait, sans doute, quelque chose pas tout à fait en ordre avec Danté! Lui, par exemple, avait déjà trois enfants, tous des garçons, et Olida, sa femme, en avait un autre dans le four. Valsin se faisait un point d'inviter Danté et Emilie à tous les baptêmes de ses enfants.

Quand Valsin a fini sa boucherie à une heure de l'après-midi, tout était soit bouilli, frit, cuit, ou ensalé, sauf pour le rôti. Après un gros repas, avec trois livres de gratons comme dessert, Valsin a jetté un oeil chez son voisin. Il voyait que le wagon était là, et que le mulet était toujours dans la savane. Alors, il a attelé son boghei.

Danté, d'habitude, avait gardé un oeil surveillant sur les activités de Valsin, et quand il a entendu le cochon laché un cri, il a su que son voisin faisait boucherie.

"Valsin fait boucherie!" il a annoncé. Emilie était au fond de la maison, dans la chambre à coucher après faire le lit. Elle battait les matelas de plumes avec son bâton de noyer.

"Quoi?" elle a dit.

Il a répété la nouvelle.

Il y avait plus de sons de la chambre pour un moment, mais de suite, les coups de bâtons ont repris un peu plus fort. Emilie a bagueulé quelque chose que Danté a pas pu comprendre.

"Quoi t'as dis?"

Elle lui avait dit qu'il devrait être dehors aussi, après faire boucherie, s'il avait aucun esprit, mais plutôt que lui répétait ça, elle a dit, "Je connais pas pourquoi tu mets pas un verrat avec Boudin, et la faire produire! Elle est assez vieille! Elle aurait des p'tits cochons, et nous-autres, aussi, on pourrait faire boucherie dans l'automne!"

Danté a pas répondu.

Emilie a donné d'autres coups de bâton au matelas. "Pourquoi on la garde, Danté, si on essaye pas d'élever des cochons avec?"

S'il y avait une chose qui la rendait folle, c'était la manière que son mari s'attachait à ses animaux. "Couzin Dud," le chien, par exemple, chassait jamais. Le maudit paresseux restait couché sous la galerie en espérant quelque chose à manger! Et puis, "Nonc Earl," le mulet, cette tête de brique, voulait jamais prendre le bridon! Nonc Earl avait besoin un deux-par-quatre sur le bord de la tête! Danté les avait trop gâtés! Et Boudin, pour finir l'affaire, Danté l'a traitait proche comme une de la famille!

Danté est venu à la porte de la chambre. "Tu crois qu'elle est assez vieille?"

"Ouay, enfin, elle est proche vieille fille! C'est temps tu la mets avec un verrat! La, quand elle va a'oir des p'tits cochons, tu pourras repayer Valsin pour tous les rôtis qu'il nous a donnés. Guette, il va nous porter un rôti aujourd'hui, comme il fait tous les automnes. On n'a jamais la chance de le repayer! Ça t'embarrasse pas, ça?"

"Je connais bien pourquoi qu'il amène ses rôtis, et son maïs tend'e, et son plus gros melon, Emilie! Alors, aujourd'hui, je vas refuser son rôti!"

Emilie a mis son bâton à côté. "T'as raison, mon cher. On devrait p'us prendre ses rôtis si on peut pas le repayer. Mais, c'est temps que Boudin aie des p'tits, hein? On pourrait en donné une à Valsin. Comme ça, tu te sentirais p'us obligé à lui."

Danté l'a regardé pour un moment. "Peut-êt'e t'as raison."

Ayant fait son point, Emilie a dit, "Bon! Alors, quand Valsin va venir, tu peux lui demander pour le service de son verrat, mais il faudra pas refuser son rôti, ou bien il sera insulté, tu comprends?"

Alors, quand Valsin est arrivé, il a trouvé Danté assis sur la galerie. Dans la cour, Boudin fouïssait. Elle avait un gros ruban rouge amarré autour de son cou. Valsin a descendu avec sa baille à pied qu'avait le rôti.

"Danté, j'ai tué un cochon à c'matin. Je vous apporte un rôti."

"Ah, Valsin, tu nous portes tout le temps quelque chose! Si c'est pas du maïs tend'e, ou un melon pour le quat'e, c'est un rôti de cochon en l'automne! Je pensais jus' à ce matin, comment on pourrait te repayer. J'ai la solution, mais j'ai besoin d'une faveur."

Valsin, un peu surpris, a dit, "Une faveur? Mais, quoi, donc?"

"J'ai décidé qu'il y avait assez longtemp que Boudin est vierge! Je pensais de la mett' avec ton verrat."

Valsin a jeté les mains en l'air, la situation tout à fait claire. "Mais, pas de tracas du tout!" Il a regardé encore le ruban rouge sur Boudin. "Pourquoi elle a ce ruban?"

"Oh, ça! C'était l'idée à Emilie. Elle pensait que si Boudin allait faire l'amour, il fallait qu'elle soit aussi jolie que possible!"

"Oh, mais, je crois que mon verrat va bien aimer ce ruban. On peut dire que ça donne à Boudin un certain—charme, hein?"

A ce moment-là, Emilie est sortie sur la galerie. Elle avait un ruban rouge dans les cheveux. Valsin a ôté son chapeau de paille.

"Ah, bonjour, Emilie! J'ai fait boucherie c'matin. 'Garde, un 'tit rôti!" Il a poussé la baille à pied vers elle.

"Oh, mais, bien merci, Valsin! Danté t'a dit qu'il avait décidé de faire servir Boudin?" Elle s'a passé la main dans les cheveux en touchant son ruban.

"Ouay, et je seras content de le faire," Valsin a repondu, en la regardant. Là, il s'a rattrapé. "C'est-à-dire, content de laisser mon verrat le faire!"

Emilie a pointé à Boudin. "Tu crois que ton verrat va aimer le ruban que j'y ai mis?"

"Oh, sans doute! Ça lui donne un air vraiment charmant!" Il a regardé le ruban de la truie, là celà d'Emilie. "C'est très charmant!" il a répété.

Danté, tout d'un coup, s'a aperçu du ruban sur la tête d' Emilie. Il n'avait pas manqué comment Valsin venait de regarder sa femme.

"Guette les mouches!" il a crié. "Tu feras mieux porter la viande dans la cuisine tout de suite!"

Emilie s'a avancé à la baille. "Mais, Danté, quelles mouches?"

"Les mouches, les mouches à vers! Quand même, on a besoin d'y retourner sa baille! Il aura pour se laver les pieds à soir!"

"Oh, il ya pas de presse," Valsin a dit. "Tu peux la ramener quand tu vas venir avec Boudin."

"Non, tu l'auras besoin pour te laver les pieds! Amene le rôti dans la cuisine, femme!"

Emilie s'a dépéchée avec la baille dans la maison.

"Je vas venir avec Boudin à soir!" Danté a dit, en voulant finir l'affaire. "Je vas y amener son manger, aussi, parce que je veux pas que t'aies le tracas de la nourir!"

"Mais, c'est pas de tracas, Danté. Je peux y donner de la lavure avec mes aut'es cochons."

"Non, je vas y amener son manger!"

Emilie est revenue avec la baille. "Danté t'a dit qu'il va te donner un p'tit cochon pour te repayer pour tous les rôtis que tu nous as déjà donné?"

"Mais, c'est pas la peine faire ça," Valsin a dit. "Je regarde pas pour du retour."

"Ouay," Danté a dit, "c'est pour ça que je fais tout ça, pour te repayer!"

"Mais, Danté, c'était tout le temps mon plaisir de partager ça que j'avais avec toi et Emilie."

"Non, non, j'insiste! Quand Boudin aura ses p'tits, je veux que tu viens t'en choisir un!"

"Mais, bien sûr, Valsin," Emilie a dit. "C'est un point d'honneur avec mon mari. Tu nous as traité trop bien pour qu'on essaye pas de te repayer."

"Ben, si ça te fait sentir mieux—"

"Ça me fait sentir un tas mieux!" Danté a dit.

"Je viens de mett' de l'eau à chauffer pour fair du café," Emilie a dit. "T'as le temps de rester en boire?"

Valsin a regardé Danté, et là il a secoué la tête. "Non, je crois pas, pas cette fois ici. J'ai toujours de l'ouvrage à faire à là maison."

Tout le chemin en allant chez lui, Valsin pensait au ruban rouge dans la tête d'Emilie.

Le Cadeau

Quand Emilie a dit qu'elle croyait qu'elle était en famille, Danté était plus fier que Couzin Dud avec un os. A la fin, il pouvait regarder Valsin droit dans les yeux! Il y avait longtemps qu'il avait l'idée que son voisin croyait que ce n'était pas la faute à Emilie qu'elle n'avait pas eu d'enfants. Asteur, il avait montré qu'il était aussi homme que lui. Et puis, pas juste Emilie qui était en famille, mais Boudin, aussi! Danté pensait que peut-être Emilie et Boudin allaient déliverer en même temps. Quels cadeaux!

Après plusiers mois le ventre d'Emilie était déjà plus gros que le melon Danté avait volé du clos à Valsin.

"Chère 'tite catin à gros vent'e," Danté lui disait, en lui pressant l'estomac. "Je souhaite bien que mon bébé sera un p'tit garçon!"

Emilie touchait son ventre aussi, comme pour déviner le sexe du bébé. "Ouay, moi aussi. Mais, si c'est pas un garçon, qu'est qu'on va faire?"

"Je pense qu'il faudra la garder," Danté disait en riant, mais Emilie pouvait voir que son mari voulait terriblement que ça soit un garçon. Elle se rappelait que quand Valsin s'avait aperçu qu'elle était en famille, il avait dit que le bébé serait une fille. Cela avait beaucoup choqué Danté. Pourquoi, il avait dit plus tard, que Valsin croyait que le bébé aurait été une fille et pas un garçon? Est-ce que Valsin ne croyait pas que lui, Danté, était assez homme pour faire un garçon? Et puis, ce même jour-là, Valsin s'avait aperçu que Boudin, aussi, était en famille.

"Mon verrat lui a fait son affaire, hein?" et puis là, il avait bien ri. Ça, ç'avait choqué Danté encore plus. Pourquoi qu'il riait comme ça?

Quand Féda, la sage-femme, a dit que Emilie serait délivré autour de mars, peut-être, Danté a compté sur les doigts. Il a trouvé que Emilie doit être venue en famille à l'entour de juin. Juin, enfin, c'était la fois quand Valsin est venu porter le maïs tendre à Emilie, tandis qu'il était dans le clos! En même temps, il s'est rappelé, aussi, que Emilie s'avait mis un ruban rouge quand Valsin était venu avec son rôti! Il n'avait jamais compris ça, ce ruban rouge dans ses cheveux! Elle n'en mettait jamais! Alors, pourquoi ce jour-là? Enfin, le plus qu'il pensait à tout ça, le plus tout ça le bouleversait.

Un jour, Emilie était assise dans la cuisine où elle épluchait des fèves plates. Danté s'a planté devant elle. Il pouvait plus enduré! Il pouvait plus s'empêcher!

"Emilie," il a commencé, bien gravement, "je connais pas quoi croire, mais, le bébé, le p'tit que tu portes—"

"Oh, le bébé!" Emilie a ajouté, "tracasse-toi p'us! Olida est venue ce matin. Elle a tenu un aiguille enfilé en avant de mon vent'e, et l'aiguille a fait ça." Emilie a fait le movement avec le doigt, comme la balançoire d'une pendule. "Ça, ça veut dire que le bébé sera un garçon! Olida devrait connaît'e, parce qu'elle en a quatre, asteur!"

"Ouay, je connais! C'est ça, aussi, qui me tracasse!"

"Mais, je comprend pas, Danté! Je croyais ça t'aurait plaît, un 'tit garçon! T'en veux un, hein? Alors, l'aiguille dit 'ouay!'"

"Je connais pas si je veux toujours que ça soit un garçon."

"Mais, jamais de la vie, Danté! Fais donc ton idée!" Et là, elle a ri. "Quand même, ç'est p'us à toi. T'auras ça que le Bon Dieu va nous donner."

Danté a trouvé qu'il pouvait plus parler de ça qui le tracasait.

Enfin, mars est arrivé. Danté gardait un oeil sur Emilie et l'autre sur Boudin. Un matin, quand il a trouvé Boudin coucher avec douze petits cochons, il les a bien examinés. Il ne pouvait pas le croire! Ils étaient tous des males! Tous!

Quand il est rentré pour dire ça à Emilie, il l'a trouvé élonger dans le lit. Elle se tenait le ventre et puis elle grognait. "Vite, Danté, va après Féda! Mon eau a cassé!"

"Le bébé vient?"

"Ouay! Dépêche-toi, donc!"

Danté a vite mis la selle sur Nonc Earl, et a gallopé chez la sage-femme. Une demi-heure après, ils étaient revenus.

"Commence à bouillir de l'eau!" Féda a dit, en allant à la chambre où Emilie poussait des cris. Avant que l'eau avait bien commencé à bouillir, Danté a entendu le premier cri du bébé. Il est vite venu à la porte de chambre. Féda enveloppait l'enfant dans une serviette.

"Emilie, c'est fini, déjà?"

"Déjà? Merci Bon Dieu! Je me sens défonçait d'un bout à l'aut'e!"

Danté a regardé Féda. "Alors, dis moi, quoi c'est?"

"C'est une 'tite fille, et malheureusement, elle te resemble un peu, pauv'e 'tite bête."

"Un 'tite fille? T'entends ça, Emilie? C'est une 'tite fille!"

"Mais, excuse-moi, hein? J'ai fait le mieux j'ai pu!"

"Et puis, Féda dit qu'elle me ressemble!"

Emilie a secoué la tête. "Ah, la pauv'e 'tite malheureuse! Je pense il faudra la garder, quand même."

"Ouay, chere 'tite maman, je veux la garder!" Et Danté s'a mis à genoux auprès du lit pour l'embrasser.

Jean François

Le Hangar à Tabac

Je suis hanté par les hangars à tabacs, la pluie tapant sur leurs toits galvanisés, les noeuds en tourbillons dans le grain du bois de leurs poutres aux bords déchiquetés et usées par le temps. Comment, vus d'une certaine distance, ils se tiennent seuls, loin des maisons, entourés par les prés et les clos. Êtres obstinés, qui refusent de céder aux ouragans, aux tracteurs, et au temps.

Ces hangars parlent du passé, non seulement de l'enfance, mais de l'histoire. Car ils sont comme nos ancêtres, les Acadiens, qui en 1755 ont refusé de prêter serment à la couronne anglaise. Exilés, vagabonds pendant vingt ans, ils sont finalement arrivés à la Nouvelle-Orléans, plusieurs d'entre ces familles s'établissant à la Grande Pointe, un petit triangle de terre couleur chocolat, s'élevant entre le Mississippi et les ciprières qui s'étendent jusqu'au golfe du Mexique.

À la Grande Pointe, dans la paroisse de St-Jacques, notre père cultivait la canne à sucre et le tabac périque. Mémère disait que notre tabac avait pris son nom du mot français "Périque," un surnom pour "Pierre." C'était, en fait, le surnom de Pierre Chenet, notre arrière-arrière-grand-père, qui avait appris à cultiver et fabriquer le tabac des Choctaw et des Chickasaw qui vivaient tranquillement à côté de nous à la Grande Pointe pendant le 18ème siècle.

À l'école, au huitième livre, j'ai lu dans mon cours d'histoire de la Louisiane que le grand-père de Pierre Chenet, un Acadien, était venu en Louisiane avec l'explorateur français Pierre Lemoyne d'Iberville en 1699.

Quand j'étais petite, nous-autres Acadiens, maintenant appelés "Cadiens," cultivions encore la terre riche de la Grande Pointe, parlions encore le français, étions encore catholiques. Quand nous étions enfants, le tabac périque, la langue française, et l'Église catholique formaient le centre de notre vie, définissaient comment on se voyait dans le monde, façonnaient les jeux que nous jouions, comme vous le verrez dans l'histoire que je vais vous raconter.

Pendant la fabrique du tabac, nous suspendions les tiges de tabac dans les hangars pour les sécher; nous avions donc plusieurs hangars, ou séchoirs, sur notre propriété. Parce que les hangars

sont obscurs et un peu mystérieux, ma soeur, mes frères, mes cousins et moi-même aimions y jouer.

Surtout on aimait "jouer à l'église" dans le hangar le plus proche de la maison. "Jouer à l'église" cela voulait dire imiter le rituel du prêtre le dimanche devant sa congrégation. Dans ce jeu c'était moi, Denis, l'aîné qui avait douze ans, qui jouait le rôle du prêtre. Je portais donc, comme vêtements sacerdotaux, une vieille chemise mauve de femme en famille, et une petite calotte pourpre de LSU avec un pompon sur le dessus.

Les autres étaient habillées également de vêtements spéciaux. Amélie ma soeur, qui avait dix ans, portait une jupe plissée, des talons hauts, et un chapeau de paille. Nos cousins, le trio de la maison voisine—Daniel, Michel, et Rochel—portaient de vieilles cravates de papa. Il n'était pas difficile d'amasser ces déguisements. Nous les gardions dans une armoire dans le grenier de la maison. Maman et mémère nous les avaient donnés pour jouer.

Et tandis qu'Amélie peignait ses lèvres de rouge, le trio et moi mettions de la Brillantine dans nos cheveux, nous faisant soigneusement la raie au milieu. On voulait ressembler au Grand-grand-père Florestin, qu'on appellait Pépère Flo, que l'on voyait, dans sa cinquantaine en chemise amidonnée et noeud papillon, poser dans une photo en noir et blanc. La photo, dans un antique cadre oval, était accrochée au mur au dessus de la tête du lit de nos parents.

On prenait le sentier de la cour de derrière en bordure du pré, où se trouvait le hangar. La moissoneuse de canne à sucre faisait saillie à l'entrée, trop haute pour passer sous le deuxième étage du hangar.

À l'intérieur, je me tenais debout à côté de l'image du Sacré Cœur clouée au mur: les blessures saignantes de Ses mains, le cœur enflé, percé de flèches, et suspendu dans une couronne d'or. J'étais dominé par la hauteur du hangar, dont les poutres solides disparaissaient dans l'obscurité voûtée.

Mon visage était grave comme celui d'un vrai prêtre célébrant la Messe. Devant moi, Amélie et le trio s'agenouillaient comme sur un prie-Dieu à la Messe du dimanche. Avec un rouleau de Lifesavers à la menthe déposé dans la paume de ma main, je leur distribuais, un à un, le pain sacré, en disant en Latin "*Corpus*

Christi." Les autres, aussi sérieux que moi, recevaient l'hostie sur la langue, et puis inclinaient leurs têtes.

Aussitôt cette cérémonie finie, on se mettait à rire. On riait, on riait, on ne s'arrêtait pas de rire. C'était ainsi que nous nous moquions du prêtre de notre église, qui s'appelait "Pépère Patin."

Pépère Patin, qui venait de France, était tout ridé. Nous croyions qu'il avait cent ans. Son teint clair et ses yeux bleus le rendaient différent de nous qui avons le teint olive et les yeux bruns. Sur ses tempes qui semblaient meurtries, il y avait des plaques qui éclataient souvent, laissant du sang caillé, parfois même des croûtes.

"Vous regardez trop de télévision—et pour ça, un jour vous brûlerez tous en enfer!" il nous disait toujours quand il venait chez nous après avoir bu trop de vin.

Ce jour-là dans le hangar, je poussais les autres à rire, en continuant à imiter Pépère Patin. Je me promenais en titubant et crachant, agitant mon doigt dans leur direction en signe de reproche: "Un jour vous brûlerez tous en enfer!"

Soudain, Amélie a poussé un cri perçant, hurlant "une serpent, une serpent!" Ce serpent énorme, enroulé sur un tas de cotons de tabac, résidu de la dernière fabrique, était dans un coin obscur du hangar. Quand il se déroulait et ondulait, un rayon de lumière du châssis du deuxième étage perçait l'obscurité du hangar. Nous pouvions voir des diamants noirs sur son dos, bordés de jaune, sur un fond couleur de rouille. Mais chose étrange, nous ne nous sommes pas enfuis. Ce serpent faisait sonner ses sonnettes avec un tel charme que nous en étions hypnotisés. "Il me regarde droit dans les yeux," je dis. Mais quand il s'est mis à onduler tout près de nous, nous nous sommes enfuis pour nous réfugier dans la maison avec maman.

Cette nuit-là, Amélie et moi, on s'est assis par terre dans le salon pour jouer aux cartes. Entre les tours de bourré, on discutait du serpent.

"Tu crois que c'était une serpent ordinaire?" je demandais.

"Quoi-ce ti veux dire?"

"Ben, la façon qu'elle me regardait, tu sais, comme si elle était différente. Je sais pas, plus qu'une serpent."

"C'est peut-être un signe," dit Amélie.

"Un signe de quoi?"

"Un avertissement, tu sais, qu'il faut pas se moquer de l'Église et du Pépère Patin et tout ça."

Quand je me suis réveillé le lendemain, j'ai pensé au serpent. Autant que je l'aurais voulu, je n'osais pas dire à maman ou à papa ce que nous avions fait dans le hangar avant son arrivée. Est-ce que le serpent était une apparition envoyée par Dieu pour nous prévenir de quelque chose d'important?

Mon cœur lourd me disait qu'Amélie avait raison. On avait péché, on le savait, et on ferait pénitence. À partir de ce moment-là, on prendrait au sérieux les histoires que Pépère prêchait le dimanche: Adam et Eve dans le Jardin, le Diable tentant le Christ dans le désert.

Pour expier notre faute, on a fait des projets pour jouer une pièce basée sur la vie de Jésus Christ. Parce que nous avions besoin d'eux pour la pièce, nous avons amenés avec nous dans le hangar nos deux petits frères David et Jean.

Le premier acte, qui se déroulerait avec le Bébé Jésus dans une étable, ne posait pas de problème. David, le dernier-né, qui n'avait que trois ans, jouerait le rôle du Bébé. Amélie serait sa mère Sainte Marie, et moi, je serais son père Saint Joseph. Le trio serait les Trois Rois Mages. Je jouerais aussi Saint Joseph dans sa menuiserie au deuxième acte. Mais personne ne voulait jouer le rôle du Christ adulte au troisième acte.

Enfin, j'ai décidé que Jean jouerait le rôle de Jésus adulte. Puisqu'il n'avait que cinq ans, il ne comprendrait rien. "Tu seras le personnage le plus important de la pièce," je lui dis.

Jean sourit, ses grands yeux noirs brillants dans son visage basané.

Le premier acte s'est bien passé. Il a eu lieu dans la stalle vide de Biquette, notre vache laitière noire, morte depuis un an.

"Jean, cours à la maison pour le balai," j'ai ordonné.

"Pourquoi?"

"Ti vas 'oir. C'est pour què'que chose de spécial."

Jean s'est élancé aussitôt hors du hangar sur le sentier menant chez nous.

Amélie a balayé la stalle avec le balai que Jean avait rapporté. Puis nous avons rempli de paille notre petit chaland. Je l'ai tiré dans la stalle. Pendant la fabrique, le bateau contenait des tas de feuilles de tabac. Papa arrosait les feuilles fragiles pour les

empêcher de se briser. Assis autour des monceaux de tabac, nous déchirions la tige de chaque feuille tout au long de la journée.

Mais maintenant, sur la paille dans le bateau, Amélie a étendu un sac à patates; au dessus, une nappe de pique-nique à carrés rouges et blancs. Ainsi la paille ne piquerait pas le Bébé Jésus. Quand nous y avons placé David, son petit corps y a fait un doux nid d'oiseau. Il a souri quand Amélie et moi, sa mère et son père, nous sommes agenouillés devant lui, drapés de la tête aux pieds de sacs en coton pour graines de poules. Mais il était impossible de le garder tranquille jusqu'à l'arrivée de Daniel, Michel et Rochel.

Le deuxième acte s'est aussi bien passé. Le magasin de maïs, où papa gardait accrochés au mur quelques outils comme des marteaux et des scies, formait le décor. Nous avions placé un petit baril de clous, que l'on utilise pendant la fabrique de tabac, au milieu de la scène. Puis nous avons éparpillé quelques cognants par terre. Pendant la fabrique on utilisait les cognants—des marteaux en bois—pour enfoncer des clous à la base des tiges de tabac. Avec ces clous en guise de crochets, nous suspendions les tiges de tabacs sur des fils métalliques. Ainsi les feuilles de tabac sèchent mieux.

Mais maintenant c'était là, au milieu des cognants que je jouais le rôle de Saint Joseph. J'avais commencé à batir un babalouque, une espèce de petit chariot, un mois avant la pièce: je le finirais sur scène.

"Amélie, tu sais ces deux petites roues qu'on a enlevées de ta bicyclette? J'veux les utiliser pour mon babalouque. Tu peux me les amener?" Amélie partit les chercher à la maison.

À coups de marteau, j'ai attaché les roues. Puis, j'ai mis David, le Bébé Jésus, dans le babalouque. Je le berçais, poussant le chariot d'avant en arrière, en chantant "Gué-Gué Solin Gué," la berceuse que mémère nous chantait quand nous étions bébés. Après avoir fait trois petits tours avec le petit chariot, j'ai retiré le petit Jésus de la scène.

Mais c'était l'acte final de la pièce qui était le meilleur des trois. Il commençait avec la cueillette de piquant-morettes. L'arbre de piquant-morettes était tout près du hangar. Quelquefois, pendant la fabrique du tabac, dans la chaleur de l'été, nous enfoncions les clous sur les tiges de tabac à l'ombre de cet arbre.

"Mettez vos souliers, tout le monde," j'ai dit, "parce que, sinon, un piquant vous percera le pied, et vous devrez aller chez le docteur Gaudet pour une piqûre de tétanos. Et toi, Amélie, veille à David et Jean parce que les piquants sont dangereux."

Sans peine nous avions trouvé plus de piquants que nécéssaire. Avec eux et de la paillasse—les cordes de paille qu'on utilisait pendant la fabrique pour lier les paquets de tabac d'une livre—je préparais quelque chose pour le dernier acte de notre pièce.

"Quoi ti fais?" questionnait Jean.

"Ti vas 'oir." Je pris le sac à patates que j'avais utilisé au premier acte. Je le coupai au niveau de la couture avec mon canif.

"Mais, quoi on va faire avec ça?" a demandé Amélie.

"Ti vas 'oir. Apporte-moi la corde et le marteau là-bas sur le baril, chère."

J'avais trouvé les restes d'un vieux poteau téléphonique accoté à une charrue à mulet dans un coin du hangar. J'ai cloué une planche horizontale à un pied environ du haut du poteau, et à un pied du sol, j'ai cloué une planche plus petite, formant une plate-forme qui supporterait les pieds de Jean cependant que son corps reposerait contre le poteau. Puis le trio et moi avons mis le poteau tout contre la grande poutre qui traverse l'entrée du hangar.

J'ai coupé le sac à patates en deux. J'ai enroulé un morceau autour du short de Jean et l'ai attaché autour de sa taille avec une corde. J'ai soulevé Jean doucement et j'ai déposé ses pieds sur la petite plate-forme en bas du poteau. Amélie m'a jeté un regard inquiet. J'ai lié Jean au poteau avec la corde, en passant la corde autour de sa taille.

Puis j'ai grimpé sur un baril de chêne comme celui qu'on remplissait de tabac pendant la fabrique pour mettre les feuilles sous pression. J'ai enroulé la corde autour de la poitrine de Jean, sans la serrer, et j'ai étendu ses bras jusqu'à ce que le revers de ses mains reposent sur la grande planche horizontale. J'ai lié ses mains en les protégeant entre la peau et la corde avec des morceaux du sac à patates.

"Ça va, cher? Ça te fait pas mal, hein?" j'ai demandé à Jean.

"Non, pas du tout," il a répondu.

Puis j'ai mis la calotte de LSU, tournée à l'envers, sur la tête de Jean. Ainsi je le protégeais des épines de la couronne que j'ai placées ensuite sur sa front.

"C'est un jeu," je dis. "Mais on doit faire très attention, hein? On veut pas être aussi cruels que le monde dans la vraie histoire de Jésus," je dis à Amélie.

"Mais non," elle a dit, avec un hochement de tête, me jetant un regard inquiet.

Jean a esquissé un sourire timide. Puis il a essayé de paraître sérieux comme un vrai acteur.

Nous-autres, nous dansions déjà main dans la main tout en rond autour de la croix. Comme notre ronde s'accélérait, j'ai pensé à Madame Grands-Doigts, dont mémère nous racontait les histoires. Une sorte de sorcière, Madame Grands-Doigts, plus qu'une figure du folklore, était réelle, toujours présente, prête à arracher nos yeux avec ses ongles pointus quand nous étions méchants. Alors, prenant notre élan, nous transportant hors du monde, nous chantions:

Madame Grands-Doigts va t'attraper.
Madame Grands-Doigts va t'attraper.
Avec ses ongles bien effilés,
Madame Grands-Doigts va t'attraper.

Jean a commençé à s'effrayer. Il avait peur. Il luttait contre les cordes, donnant des coups de pied contre le poteau. Il s'est mis à brailler. "Laissez-moi partir! Ça fait mal! J'ai peur de Madame Grands-Doigts!" Mais nous ne lui prêtions aucune attention. Nous continuions à danser, à rire, et à chanter:

Madame Grands-Doigts va t'attraper.
Madame Grands-Doigts va t'attraper.
T'es fort en peine d'échapper,
Madame Grands-Doigts va t'attraper.

Les cris de Jean étaient devenus désespérés. Il martelait le poteau avec ses pieds. La plate-forme qui tenait ses pieds en place a commencé à branler.

Effrayé, j'ai ordonné aux autres d'arréter la danse, et vite j'ai grimpé sur le baril pour délier Jean, mais en vain. Les noeuds étaient devenus trop serrés.

Nous avons tous couru à la maison pour demander de l'aide à maman, mais nous avions peur d'aller dans la cuisine pour lui dire ce que nous avions fait. "Toi, Amélie, tu le dis," j'ai crié.

Terrifiée et coupable, Amélie a couru dans sa chambre à coucher, en me jetant un regard accusateur. Une minute plus tard, je martelais sa porte: "Sors de là, sors de là! On doit le dire à maman. On peut pas laisser Jean tout seul."

Amélie est sortie de la chambre en braillant. Nous nous sommes tous précipités sur maman, qu'on a failli renverser. Vingt minutes plus tard, l'ambulance traversait le pré.

Quand nous avons retrouvé Jean, il était pendu au poteau, ses pieds ayant glissé de la plate-forme. Ses mains étaient bleues, et sa tête pendait sur sa poitrine. On aurait dit qu'un pique-bois lui avait piqué le front. La salive coulait en écume de sa bouche.

Cette nuit, après avoir laissé Jean à l'hôpital, maman a pleuré. "Vous êtes pas mes enfants," elle nous a dit. Papa, aussi choqué, nous a fait tout un sermon. "Et toi, Denis, parce que t'es plus âgé, t'es plus responsable," papa m'a dit. C'était la première fois de notre vie que nous avions vu les yeux de papa mouillés de larmes.

Les phrases sévères de nos parents nous ont terriblement blessés. Ils auraient pu tout aussi bien nous fouetter avec une ceinture de cuir comme faisait Monsieur Arceneaux à ses enfants au beau milieu de sa cour au vu de tout le monde.

"Combien de temps va-t-il rester à l'hôpital? Va-t-il vivre?" Nous posions les mêmes questions, le renversement des événements insupportable. Malgré nos efforts pour prendre Pépère Patin au sérieux, nous avions commis un péché mortel au pire degré, peut-être même un meurtre.

Soudain l'image de la bouteille de lait du *Catéchisme Baltimore* m'est venue à l'esprit: la première bouteille, la bouteille blanche, l'âme sans péché; la deuxième, avec quelques taches, le péché véniel; et la troisième toute noire, l'âme du pécheur mortel. Juges du bien et du mal, les bouteilles de lait rendaient jugement sur nous. Et maintenant, sans conteste, la bouteille noire nous enverrait tous en enfer.

Le lendemain samedi, nous avons tous confessé nos péchés à Pépère Patin. "Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Ça fait une semaine que je m'ai pas confessé."

"Et qu'est-ce que tu as fait, mon petit garçon?

"Je m'ai moqué de l'Église et. . . ."

"Quoi? Plus fort, je ne t'entends pas."

"Père… Je m'ai moqué de vous," j'ai murmuré.

Après avoir fini de raconter ce qui avait eu lieu dans le hangar—la fausse communion avant l'arrivée du serpent, l'épisode avec Jean—je me suis aperçu que Pépère Patin ronflait. Un relent de vin m'est parvenu. Dès que je me suis arrêté de parler, il s'est réveillé. Son genou a cogné le mur du confessionnal. Il a émit un grognement: "Récite dix 'Notre Père' et dix 'Je vous salue Marie.'"

Nous nous sommes regardés. Nous comparions toujours nos pénitences. On savait très bien que si Pépère Patin nous avait vraiment entendus, il m'aurait donné dix rosaires.

Le lendemain, Amélie et moi étions assis sur les marches de derrière. Je pouvais sentir le marc de café jeté sur la pelouse à côté de nous. Il a commencé à bruiner. Une brise apportait l'arôme du tabac fermentant sous pression dans le hangar.

Je dis à Amélie que j'avais mal dormi. Au petit déjeuner, je pouvais pas avaler mes grandes pattes et mon café au lait. J'avais eu un cauchemar, et je l'ai raconté.

La nuit était sombre, et le serpent à sonnette me chassait de mon lit, à travers le pré, jusqu'a l'entrée du hangar. Quand j'y suis arrivé, la croix où j'avais pendu Jean était en feu. Le serpent, qui s'était enroulé autour de la croix, m'a fait une grimace pleine de dents tranchantes. Sa langue fourchue sortait de sa gorge. Il sifflait, et plus il sifflait plus le feu brûlait.

Il a heurté ma tête avec sa sonnette. Puis c'est moi qui étais le serpent. Mes écailles luisaient dans la lumière du feu, mes anneaux grandissaient, et des dents tranchantes me poussaient de la bouche.

Puis Madame Grand-Doigts est arrivée. Elle s'avançait vers moi avec ses doigts crochus et ses longues griffes. J'ai cru qu'elle me dépecerait vivant.

Mais, vite, tout a changé. Jean était pendu à la croix de nouveau. Madame Grands-Doigts rugissait: rah! Elle a fait une grande entaille au côté de Jean avec sa griffe. Le sang a jailli.

"J'ai pendu mon 'tit frère. Il va mourir, il va mourir, je sais qu'il va mourir," j'ai braillé.

"T'avais pas l'intention de faire què'que chose de méchant," Amélie a dit.

Je continuais à brailler. Amélie me tenait dans ses bras pour me calmer.

Nous avons pensé à raconter le rêve à maman, mais nous étions sûrs qu'elle ne voulait plus nous écouter. Nous ne voulions pas empirer les choses, donc nous nous tenions à l'écart.

Trois jours plus tard, Jean est revenu chez nous. Il était pâle et faible, mais tout le monde disait qu'il survivrait. Les voisins, soucieux de la famille, remplissaient le salon. Maman a servi un gâteau fait avec une noix de coco qu'elle avait fendue elle-même. Et on a bu du café français—du Marché Français à la Nouvelle-Orléans—noir, noir, pour ceux qui l'aimaient comme ça, ou avec du sucre et de la crème. Quand les voisins sont partis, je me suis tourné vers maman.

"Maman, je peux parler à Jean tout seul? Je dois y dire què'que chose."

"Je sais, cher. Lui aussi il veut te parler."

Doucement, j'ai ouvert la porte de la chambre de Jean. Je suis allé à son chevet, et je me suis mis à genoux. D'abord, j'ai rien dit. Il somnolait. Je pouvais voir les brûlures de la corde sur ses poignets. J'ai étendu la main, et j'ai touché doucement sa peau écorchée. Puis, il a ouvert les yeux:

"Comment ti vas?"

"J'sus un peu largue."

"Ils étaient vaillants à l'hôpital?"

"Ouais."

"T'es content d'être chez nous?"

"Ouais."

J'ai ouvert la bouche pour dire ce que je voulais dire, mais les mots étaient coincés dans ma gorge. Le ventilateur ronronnait sur la table de nuit. J'ai noté les goutes d'eau sur l'extérieur d'un verre de 7UP que maman avait laissé sur une serviette. J'ai hésité. J'ai entendu les bottes lourdes de papa passer devant la porte.

Finalement, c'est Jean qui a parlé. "Mes pieds ont glissé quand la plate-forme a branlé," dit-il. "C'est pas de ta faute..."

J'ai braillé. Jean m'a pris dans ses bras. Il m'a serré fort contre sa poitrine...

Quand je suis sorti de la chambre de Jean, je me suis dirigé directement vers maman. J'ai passé mon bras autour de sa taille, en la serrant bien fort, et maman m'a serré contre elle aussi. Papa a mis sa main sur mon épaule.

Puis pour la première fois, j'ai invité Amélie dans ma cabane. On est allé au cipre dans la cour de derrière, faisant des sauts pour éviter les grands boscoyos sortant de la terre. Les poules picoraient le sol. Pendant que nous grimpions sur l'échelle, le soleil filtrait à travers la mousse espagnole du cipre. Nous nous sommes assis sur le plancher de la cabane. Le tracteur de papa gémissait dans le clos.

"Grâce à Dieu Jean est vivant!" j'ai crié. J'ai regardé Amélie. "Je vas m'occuper de Jean pour le reste de ma vie."

Les lèvres d'Amélie ont tremblé.

J'ai arrêté de parler. Je regardais tout droit, comme si j'étais en transe. J'avais voulu ouvrir la veste de pyjama de Jean pour voir le trou que Madame Grands-Doigts avait fait dans son côté, mais je l'ai pas fait. Je frottais le plancher de la cabane avec mes doigts. Mon pouce a trouvé un clou qui sortait du plancher. J'ai appuyé sur la tête du clou avec un mouvement circulaire, en murmurant, "Il va guérir, il va guérir, je sais qu'il va guérir."

Beverly Matherne

La Danse de la Patate

L'eau était haute sur le bayou Tchoque après la grosse avalasse de la fin d'hiver. Derrière l'église First Jerusalem, trois députés du bureau du Shérif lancèrent un grappin noir et luisant à la recherche d'Auzenne Bonvillain et de la fille à Bourque.

Ti'mon Sonnier passait la vadrouille sèche sur le plancher en cipre de la salle de danse du Rock-A-Bye. Son regard se promenait sur les nombreuses taches de brûlures de cigarette parsemées sur le plancher. Le bal de la veille était nettement la plus grande soirée à date du Carême. Ti'mon venait juste d'ecraser un cafard malheureux qui essayait de se camoufler dans les taches brunes de cigarette quand le maréchal d'incendie rentra par la porte en grille.

Après le Shérif, Nolan Naquin était l'homme le plus puissant dans la paroisse Morbihan. Son chapeau Stetson frôlait le plafond bas du Rock-A-Bye. Sans dire un mot àTi'mon, il s'arrêta au coude du bar et sembla contempler les prix des sandwichs Poor-Boy. Le maréchal était habillé tout en kaki avec des souliers noirs en cuir raide, ses mains massives restaient fourrées dans ses poches. Nolan ressemblait à un homme constamment privé de sa sièste. Tout le monde savait que le Rock-A-Bye était une véritable boîte d'allumettes qui chauffait tous les samedis soirs comme une grègue de café. Ti'mon, appuye à la manche de la vadrouille, gicla une chique brune de tabac au crachoir. Il attendit que le marechal parle le premier. "Ça dit qu'y a eu une danse de patate hier à soir," dit Naquin derrière une cheroute non-allumée, sans regarder le barman. Ti'mon s'en alla derrière le bar pour laver ses mains. "C'était la fille à Bourque qui a apporté la patate," lança-t-il par dessus son épaule. Pour la première fois Nolan regarda Ti'mon. "Tu connais," Ti'mon ajouta, "la catin qui reste la- bas au Chemin Poufette." Nolan baissa sa tête et pinçant le bout de son cigare, le retira de sa bouche. "J'veux pas d'tracas, neg'. C'est moi son parrain."

Ti'mon se rappelait de la filleule du maréchal à l'epoque où Naquin l'emmenait avec lui à la table de bourré. Il disait que la petite lui apportait de la chance aux cartes. Il la gavait de crevettes sèches et de limonade pendant qu'il s'occupait de son immunisation habituelle contre tous les tabous qui dormaient dans

ses kakis. On la voyait au Rock-A-Bye tantôt lors du Mardi Gras, tantôt à la Toussaint.. jusqu'au jour où son parrain apprît qu'elle était partie avec ce pauvre diable d'Auzenne Bonvillain. Maintenant, ils étaient tous les deux portés disparus.

Elle était là la veille, une nymphe du golfe habillée d'une robe flottant à la lueur bleue du juke-box. Quand le mot sortit que la fille à Bourque cherchait une danse de la patate, la boîte se remplit à craquer avec chaque braconnier, coupeur de cannes et ramasseur de pacanes de toute la paroisse de Morbihan Impériale. Avec leurs colliers de Mardi Gras comme chapelets, ces pèlerins étaient tous prêts à partir en croisade en quête d'une soirée divine au Rock-A-Bye.

A la table des musiciens, la bande des petits habitants et de vendeurs de drigailles s'etait transformée en grands prêtres de Zarico La-La. Le vieil accordéoniste se penchait en arrière pour vider sa bière, tout en surveillant la foule de l'œil d'un charpentier qui choisirait le meilleur endroit pour cogner un clou à trois sous. L'orchestre devina les événements à venir et les joueurs se lancèrent directement dans la toujours populaire "Tiens mes rateliers et j'vas te montrer comment danser!" Les danseurs bondissaient sur la piste, leurs pieds glissant d'allegresse sur la sciure de bois au rhythme du trottoir.

Auzenne Bonvillain était au bar et étudiait la bouteille de bière de sa dame, face à une place inoccupée. Il compta quatre lignes en dents de scie tracées à l'ongle au travers de l'étiquette Falstaff. De la piste de danse, il pouvait entendre la ricane d'Etta. Il la reconnaissait par son rire de farce cochonne. Dans un autre temps, elle fut la reine du festival de la canne à sucre. Ses traits foncés et angulaires lui donnaient une beaute sauvage semblable à celle dont Longfellow avait dû prêter à Evangéline. Mais l'innocence et l'espoir qui rayonnaient jadis de chez elle avaient déperi sous les tropiques torrides de l'Acadie du sud où Etta s'était changée en une image d'abandon mortel.

De retour au bar, Etta plaça sa main sur la cuisse d'Auzenne pour lui dire qu'elle était prête pour une autre bière. Auzenne regarda cette main devenue patte de griffon, une cigarette fourrée entre deux griffes. Il commanda deux autres bières et une douzaine d'huîtres ouvertes. Il guettait l'image d'Etta dans le miroir. Elle était en train de fouiner dans sa saccoche et il se mit

à penser aux tatous qui creusaient sous le pont du bayou Tchoque. Ayant trouvé ce qu'elle cherchait, Etta écarta un sourire serré. Auzenne pensait au démon Succube qui prennait la forme d'une femme afin de faire l'amour avec des hommes endormis. Avec son ongle de pouce ecrasé de la couleur d'un gros temps bleu d'été, Auzenne essayait de trancher l'étiquette de sa Falstatf. Mais la bouteille était trop mouillée: il enfonça le chapeau de plume dans les bottes du personnage ribaud.

Le crépuscule rampait des marécages et enveloppait le Rock-A-Bye comme un drap mortuaire. A l'interieur, l'atmosphere était à couper au couteau d'huîtres: tourbillons de danseurs pas-de-deux, joueurs de cartes et de coqs, et le tout boucané à l'arôme de chicorée, de tabac perrique et de gumbo aux herbes.

Ce fut le joueur de frottoir qui le premier remarqua la patate. "Cher bon Dieu!" Elle était posée sur la table de la fille à Bourque. La patate douce était visiblement de l'espèce de la "Reine": grosse, blanche et ronde. C'était la patate de choix pour les adeptes de la danse. Cette variété hardie devenait parfois vide à l'interieur mais elle ne pourrissait jamais. C'était au tour de l'accordéoniste de la remarquer et il lâcha un "'tention là-bas!" ponctue de quelques notes nerveuses. Puis, l'orchestre se mit à attaquer "J'étais Au Bal".

La fille à Bourque se leva, la patate couchée entre ses petites mains telle une offrande sacrée. Elle se precipita vers la table de Monsieur Macaque Borel où le vieux caïac était en train de jouer une main d'Eucre. Au Rock-A-Bye, la tradition était d'ouvrir le bal avec le doyen du bar. Le vieux piégeur faisait son voyage mensuel au village pour chercher des provisions d'huile de lampe et de la mangeaille. Il n'avait pas vu de danse de patate depuis le dernier pique-nique des anciens combattants Confédérés. Il connaissait la coutume: la femme choisissait son partenaire mais ce dernier choisissait la position du tubercule. Les yeux souriants de Monsieur Macaque révélaient sa joie, à demi-cachee par sa barbe longue d'un gros pied et grise comme la mousse espagnole. Mais pour placer la patate, il ne restait, helas, que son front ridé comme lieu propice...

Jumelé à la tete et ne devant pas se toucher du corps, le couple entama une valse pendant que la foule attentive s'ondulait en arrière avec toute la cérémonie reservée à un combat de coqs. Enfoncé dans ses bottes de cuissières, le vieux Macaque dansait

en tappant des semelles et il restait dans son sillage de petits morceaux plats de boue sèche sur le plancher de cipre. Les yeux embues du vieux se croisaient lentement sous la patate et il voyait que la fille n'avait qu'un gros œil en plein milieu de son front. Il comprenait dans cet œil sa propre misere, son désespoir, et pour un seul instant, il croyait qu'ils étaient tous les deux des orphelins apparentés, traumatisés par la mort des parents qu'ils n'avaient jamais connus.

La fille à Bourque tenait bon avec chaque pas de Monsieur Macaque. Celui-ci dansait sur ses petits pieds comme s'il marchait prudemment dans les marais pour échapper à l'emprise de la vase. Le temps passait beaucoup trop lentement à sa maison flottante sur le lac. Ce soir-là, Macaque voulait rapporter chez lui plus que de l'huile de lampe et quelques piastres gagnées. Il se mit à balancer les épaules tout doucement, enfonçant les doigts dans l'air. La foule complice l'encouragait aux cris de "Hey! Paillasse!" et "Lachez-les, Macaque!" Mais, dans la magie du moment, ses paupières se fermerent et sa tête se laissa aller en arrière, laissant tomber la patate qui atterrit dans une plie moisie de sa botte.

Auzenne gardait un œil collé au miroir du bar pendant qu'il nettoyait ses oreilles avec une allumette aiguisée. Etta lui avait tourné le dos. Elle dirigeait maintenant son regard sur la fille à Bourque qui dansait avec le beau jeune faiseur de bateaux, Cyprien Latanier. A la façon dont Etta avait allumé sa cigarette et enfoncé le briquet dans son étui à chapelet, Auzenne devina qu'elle ne lui parlerait plus pour le reste de la soirée. Elle lui jetterait de temps en temps ce sourire sournois de guêpe qu'elle avait l'habitude de décocher en sortant des toilettes. Auzenne savait qu'il allait se passer une danse de patate mais il avait fait exprès de ne pas en parler avec Etta. Il ne pouvait plus supporter de la voir se promener comme une emplâtre avec sa patate douce Beauregard, et de toute manière, il était las des samedi soirs avec Etta. Son Chemin de Croix hebdomadaire à Notre Dame des Sept Douleurs finissait toujours par un arrêt à la cabane d'Auzenne à côté du pont où il travaillait. D'habitude, ils mangeaient du poisson barbu et du pouding au pain, et après, c'était "l'heure de rôder," comme disait Etta. Elle emmenait Auzenne dans les boîtes le long du bayou, mais pas trop loin du pont et du cri impatient du bateau-remorqueur qui desirait passer.

Pour Auzenne, la vie avait plus de sens quand Velma était encore vivante. Ils avaient passé beaucoup de soirées ensemble dans la petite cabane de contrôle où on ouvrait et fermait le pont. Les Bonvillains connaissaient tous les bateaux- remorqueurs qui faisaient le trajet sur le bayou. Il y avait le "Choupique," le "Soco," le "Beau Jacques" et bien d'autres qui echangeaient des salutations et souvent, encore plus. Velma prenait plaisir à leur offrir de l'étouffée d'écrevisses où du jambalaya, et les marins créoles proposaient des crabes du golfe ou bien du poisson rouge frais.

Le monde de Velma était meublé de magnolias, de plaquemines, de gombo févi et de tout l'univers vert et vibrant qui fleurissait sur la pourriture brunâtre des terres côtières. Ce monde de Velma s'éteignit une Veille du Jour de l'An quand un camion du Corps d'Ingénieurs les heurtèrent, elle et sa sœur, pendant qu'elles ramassaient des oranges mange-tout sur la levée. Par la suite, Auzenne se retira comme une écrevisse en hiver. Le deuil se fit sur une maison flottante dans le bassin d'Atchafalaya, mais Velma ne voulait pas partir. Il la voyait partout: dans le sifflement d'une sarcelle de ciprière, dans le mystère de la bête à chandelle- son squelette vide sur un arbre, même dans le large sourire d'un cocodril qui se chauffe au soleil. Il lui fallut fuir son obsession. Il se jeta alors dans la vie d'un roughneck, sur un forage pétrolier du golfe du Mexique. Cette vie rude ne lui plut pas mais elle l'aida à passer sa mauvaise bile. Un jour enfin, il fut prêt à retourner au bayou Tchoque et à recommencer la vie du bougre qui tenait le pont.

Le faiseur de bateaux et la fille à Bourque dansaient avec confiance aux accords de "La Valse de 99 Ans". Pour les habitués du Rock-A-Bye, l'allure basanée de Cyprien et sa prouesse sur la piste de danse jouaient en sa faveur, faisant de lui un digne prétendant. Les spectateurs exhortaient le couple à pivot par des cris de "Lâche pas la patate!" La filleule du maréchal d'incendie était formidable. Selon les rumeurs, elle avait deja dansé la bamboulle avec des Sénégalais pendant la roulaison de canne à sucre. Les Africains lui avaient montré le langage des tambours et on disait qu'elle en savait encore plus. Le garçon éprouvait de la difficulté à cerner le mystere de ses yeux, doux et verts comme l'écorce des pacanes au mois de septembre. Soudain, le rhythme

du frottoir se pressa et Cyprien, un amateur de mazurka, abandonna.

Ils étaient nombreux ce soir-là, ceux qui avaient dansé avec la fille à Bourque, mais aucun n'avait été capable d'étaler la danse jusqu'aux derniers accords de la litanie de l'accordéoniste. Valcour Vaillancourt, lui, avait presque réussi. Mais il ne fut point sage et permit à la patate de se réfugier dans la poitrine de sa partenaire. Après un moment éphémère au jardin des fruits interdits, tout fut perdu quand la patate atteignit le sommet de la panse éminente de Valcour avant de terminer son voyage vers le plancher.

Quand l'orchestre s'arreta pour une pause, Auzenne decida d'en profiter pour s'en aller. Mais il entendit Etta près de la table de bourré. "Six de cœurs!" C'était sa voix forte et triomphante, celle-là même qui agaçait les personnages des téléromans en découvrant leurs complots. Les musiciens se tenaient au bar, près d'Auzenne. Personne ne parlait, tous sifflaient des bouteilles à long cou. Quelqu'un déposa une bière fraîche devant Auzenne. Il tourna son regard vers le miroir derrière le bar et étudia l'image de la fille à Bourque entre un litre de Southern Comfort et de Wild Turkey. Elle papillonnait dans la lumière indigo du juke-box et Auzenne se mit à penser à l'époque où il était gamin chez sa grandmère. Là, à côté de la citerne, il poussait un immense buisson chéroquis avec des roses superbes. La plante était presque sans épines et l'odeur doux et net l'attirait bien des après-midis chauds d'été. La chéroquis était le lieu de rencontre d'une multitude d'oiseaux sucefleur: des Calliopes, des Ventres Chamois, et le splendide oiseau-mouche Gorge Rubis. Il se rappela du jour où il reussit à attraper près d'une douzaine de ces petites créatures à l' aide d'un filet à écrevisses. Il fut fier de sa prise et les offrit à sa grand-mère. La déception sur la figure de cette dernière lui perça l'âme comme un hameçon casse. Alors, il les ammena chez Lula, la Négresse qui habitait tout près. Quelques jours plus tard, un des garçons à Lula remercia le jeune Auzenne pour le délice des oiseaux. Sa mère s'en était servi pour un jambalaya exotique, comme elle faisait avec les tchoques à aile rouge en hiver.

L'accordéoniste cogna fort sa bouteille vide au dessus du bar signalant ainsi à Ti'mon de débrancher le juke-box. Le musicien se tourna vers Auzenne, un sourcil plissé et les lèvres pincées comme s'il allait dire quelque chose. Il chercha un mouchoir taché

dans sa poche et se moucha, son regard toujours braqué sur Auzenne. Il plia le mouchoir et le remis à sa place avant de s'en aller vers la table des musiciens.

L'orchestre se lança immediatement dans "Hot Tamale Baby". Une demi-douzaine de danseurs de patate évoluaient maintenant autour de la piste. Pour la première fois ce soir-là, Auzenne se tourna du bar, moitié face à la foule. Les danseurs commençaient à se défouler. La plupart se croyait capable de rester avec tout ce qu'il y avait dans l'arsenal de l'orchestre. Même s'ils étaient tous bien versés dans les blues-La-La qu'ils éprouvaient à travers des vies syncopées, le joueur de frottoir les poussait sans merci jusqu'au bout. Dans le brouillard de ses cuillières, il écorchait implacablement sa planche à laver pour se soulager d'une démangeaison du cœur. Les patates commençaient à pleuvoir comme des boules de pin pendant une bourrasque. Lorsque la musique s'arrêta, la foule bougea doucement avec précaution, comme si elle se trouvait dans l'oeil d'un ouragan qui venait de passer et qui reviendrait sous peu. On annonça la prochaine chanson. "Ça c'est une valse pour les Créoles et tout quelqu'un qui l'aime." Auzenne Bonvillain se leva, confus et impatient de voir se terminer ce rite. La musique recommença et il se trouva sur la piste de danse devant la fille à Bourque. La patate placée haut, les deux se mirent à valser autour du Rock-A-Bye, autour de la nuit.

Aux premières mesures du "Stomp de Bosco," le couple tituba et le légume glissa. Ils se rajustèrent rapidement en faisant un petit saut vif. Auzenne se laissa transporter par la musique et donna le ton à sa partenaire en faisant des petites demi-genuflexions. Les poings sur les hanches, les levres serrées, le sandwich de patate humain dansait comme dans un bal de cotillon, insouciants des regards vides et des grimaces tronçonnées des gargouilles en chapeaux de cowboy.

Auzenne succomba complètement au magnetisme animal de la fille. De retour vers un pas-de-deux, il fut soudainement surpris de voir se transformer le visage de la fille à Bourque. D'abord, elle fut Marie Magdalène dans une coiffure panjola. Un sourire allume et elle devint Lula, la Négresse. Puis, elle se transforma en un oiseaux suce-fleur Gorge Rubis, le bec fin s'ouvrant lentement pour devoiler une langue pourpre et etendue. La patate etait maintenant fortement serrée entre leurs poitrines. Auzenne

respirait avec difficulté. Tout ce qu'il pouvait entendre, c'était l'intensité montante du trottoir qui était devenue le chœur de mille cigales des bois. Et puis, il y avait des cris. Des cris perçants qui venaient de loin. C'était des bébés ou plutôt des ragondins dans les marécages. Il n'en était pas sûr, mais soudain il comprit que les plaintes venaient des visages autour de lui.

C'était leurs yeux reptiliens qui hurlaient, "Allez, Auzenne! Sauve-nous!" Le plancher se mit à trembler et Auzenne voyait les litres de whiskey là-haut contre le miroir en train de se trémousser avec leurs partenaires réflétés. Le son de l'accordéon était revenu mais beaucoup plus fort cette fois-ci. Rien ne lui semblait clair. Le tintamarre qui roulait maintenant à travers le Rock-A-Bye provenait de la dissonance assourdissante de l'accordéon et du gemissement du Sunset Limited qui passait sur la voie ferrée derrière la boîte. Le son de l'orchestre qui s'abandonnait montait en croissance avec les wagons passant et leurs roulements de tambour à effet Doppler. Auzenne buta contre le coin de la table de bourré. L'assistance s'accroupit collectivement dans un murmure. La fille à Bourque tressaillit de peur. La face maline d'Etta sortit de la foule. "Dis bye bye, catin!" elle railla. Mais Auzenne retablit son equilibre et la patate tint bon, sans qu'ils se touchent. "Danse, bébé!" il l'encouraga. Elle se ressaisit de nouvelle vigeur.

L'orchestre à bout, l'orage musical commençait à s'abattre. Les musiciens se contentaient de s'éteindre tranquillement avec le "Hee Haw Breakdown" et de laisser les notes lasses s'écouler au dehors, dans la campagne éclairée d'une grosse lune tumescente. La foule se sépara pour laisser passer Auzenne et la fille à Bourque qui, entrainés par la danse de la patate, quittèrent le Rock-A-Bye en sautillant allègrement avant de traverser le rideau de mousse espagnole, dans le jardin de Babylone.

La musique les suivit sur le chemin en écailles d'huîtres qui menait au pont du bayou Tchoque. Un peu plus loin, au Club Congo, on les aperçut qui dansaient toujours. Le pont resonnait sous les pas d'Auzenne, qui, dans une danse frénétique, tapait des pieds sur les plaques en fer. La fille à Bourque chantait une vieille chanson à ramasser les patates douces. Peu après, le pont s'ouvrit pour laisser passer une barge à sel et on perdit le couple de vue.

On avait abandonné les efforts pour retrouver Auzenne et la filleule du maréchal d'incendie. On s'était résigné à l'idée, ce soir-là, que le couple en délire avait dû monter à bord de la barge pour aboutir à la Nouvelle-Orléans et fondre finalement dans la rue Canal.

L'eau était encore haute sur le Bayou Tchoque vers la fin du printemps quand Nolan Naquin pilotait son crevettier, la "Delphine", en direction des eaux saumâtres des marais salés. Depuis sa jeunesse, il naviguait les bayous et les canals avec son père, pechant le goujon ou le casse bourgau. La volée verte et miroitante au soleil flottait sur le bayou comme un tapis spongieux. Sur la rive gauche, une maison mobile abandonnée était accroupie sous un cotonier géant. Un peu plus loin, sur l'autre rive, on pouvait remarquer les ruines denuées d'une sucrerie avec ses feuilles de zinc à côtes tordus comme des envies ondulées, arrachées par des rafales d'ouragan. Nolan savait que tout de suite après la sucrerie, se trouvait la vieille habitation de plantation Paradis, elle aussi delabrée par les injures du temps. Le maréchal d'incendie baissa le gaz et le glouglou bas du moteur accompagna la cacophonie d'une congrégation d'étourneaux dans des chênes voûtés. Ce fut à cette place perdue et abandonnée que Nolan entendit de la musique. Curieux, il approcha la "Delphine" au bord du bayou, a côté d'une pirogue Lafitte à moitié submergée. Il amarra à un gros boscoyo de cipre, lisse et noyeux. Il était impossible de dire d'où exactement venait la musique. Nolan était certain d'avoir entendu le son métallique d'une bastringue. Il sauta sur la terre détrempée comme du pain perdu avant la cuisson et se précipita à travers un rang de bois d'arc, faisant attention aux grosses épines.

Arrivé devant la maison, il ressentit un alourdissement dans l'air. Sans bouger, il écouta les cris rauques des tchoques-à-vache dans les canouches. Tout près de la maison, dans une savane parsemée de tas de fourmis rouges, une vache charolaise se dévoila au son de sa cloche. Nolan se sentit voyeur. Il évita le regard de la bête.

La vieille habitation n'avait guère changé depuis la dernière fois que Nolan l'avait vue. Elle était aussi exquise dans son état de décadence néo-gothique que pendant l'époque où son opulence fut légendaire dans le Vieux Sud. Son cipre, sculpté à la main,

résistait à l'humidité tropicale depuis bien plus d'un siècle et le bousillage de mousse et de boue restait intact dans les murs de l'ancienne demeure. Les cales massives de briques rouges sur lesquelles la maison était assise apparaissaient inebranlées par les intempéries mère-bornes du passé.

En arrière de la maison, la machinerie de ferme délaissée dormait sous un drap de poussière et de rouille. La mer émeraude de cannes à sucre clapotait tout près de la maison. Autrefois, la plantation Paradis fut le moyeu d'activité agricole au pays des bayous. Mais les seuls maîtres qui restaient devant Nolan Naquin étaient les fourmis rouges et les champignons dans les pâtés de vache.

Pres de la galerie en arrière, il y avait une baille remplie d'eau de pluie et de feuilles brunes. Deux Gros Becs écumaient des larves de maringouin. Nolan se tourna vers la galerie et les deux oiseaux disparurent derrière les branches d'un bois-puant. Ce furent les cheveux de sa filleule qu'il remarqua en premier. Elle était assise là, appuyée contre un grand chassis qui allait du plancher au plafond. Ses cheveux étaient garnis de petites fleurs violacées et roses. Nolan appela son nom une fois. Le cri aigu d'une souris de clos lui fit diversion le temps d'une seconde. Il se retourna et vit la petite créature emportée dans l'air par un faucon. Un goût amer envahit la bouche de Nolan - un goût pareil à la fois où il était petit, lorsqu'il grimpa très haut dans un grand pacanier. À un moment donné, il était devenu sidéré de peur et se figeait là, longtemps, son visage pressé contre l'écorce qui pimentait ses lèvres. Il voulait descendre au bateau et naviguer loin dans le golfe avant que la nuit prenne. Mais il reconnut les fleurs dans les cheveux de la fille: c'était les lianes de la patate douce.

Le maréchal d'incendie fit des petits pas, comme un croyant qui passerait devant un lieu saint. Ils étaient là, sur un tapis improvisé de mousse, Auzenne et la fille à Bourque. La tête d'Auzenne reposait sur les genoux de sa partenaire. Une vigne lancinante de l'igname émanait des mains de la fille. Des petites vrilles de passiflores lavandes grimpaient et entrelaçaient les deux corps, ainsi que le plancher pourri. Les oiseaux tchoques s'étaient tus et des suce-fleurs dansaient entre des arbres bois-de-fleche avec

leurs fleurs blanches éclatantes, éclaboussant la terre à l'abandon. Plus loin en bas du bayou, un bateau-remorque soufflait sa corne.

Charles Larroque

Notes biographiques

John Sherrill Fontenot- Il est né en 1937 à Chataignier en Louisiane. Il détient une M.F.A. en écriture en création de l'Université de l'Iowa. Il est professeur assistant à l'Université du sud-ouest de la Louisiane à Lafayette. Sa poésie a été publiée dans le Colorado Quarterly, Epoc, Voices, Twigs et le Saturday Review. Quand il n'enseigne pas, il passe le plus clair de son temps dans son verger et ses vignes (des pêches, des raisins et des baies) et fait des expériences avec des fruits tropicaux dans sa serre. Il ne chasse plus.

Earlène Broussard- Cette "Cadienne ventre jaune du Marais Castille" dans la paroisse Vermilion est l'ancienne directrice du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), une agence d'état établie pour la préservation et le développement de la langue et la culture françaises de la Louisiane. Elle est également membre de l'Ordre des Francophones de l'Amérique du Nord, honneur décerné par le Conseil de la Vie Française en Amérique. Elle est surtout connue pour son travail avec le Théâtre 'Cadien, ayant écrit ou collaboré à l'écriture de plusieurs pièces.

Gwenn Laviolette- Issue d'une famille cadienne très nombreuse, elle a passé son enfance dans sa ville natale de Saint-Martinville auprès des jupes de sa grand-mère. En passant quelques années à l'étranger, en France et au Cameroun, elle a redécouvert son héritage, sa culture et la langue qui lui a ouvert le monde. C'est au cours de son séjour avec le Corps de la Paix au Cameroun qu'elle a recontré son mari. Aujourd'hui elle enseigne le français au Lycée Catholique de la Pointe Coupée et élève son fils, Augustus.

David Cheramie- Quand il était étudiant en maîtrise de français à l'Université du sud-ouest de la Louisiane à Lafayette, David Cheramie a fondé la revue littréraire *Feux follets*. La majorité des nouvelles dans cette anthologie ont d'abord été publiée dans ces pages. Son premier recueil de poésie, *Lait à mère*, publié en 1997, est une co-production des Éditions d'Acadie de Moncton au Nouveau-Brunswick et des Éditions Prise de Parole de Sudbury en Ontario. Né à la Nouvelle-Orléans, élevé

sur le Bayou LaFourche, il habite et travaille actuellement à Lafayette avec son épouse et leurs trois enfants.

Joyce Carmouche- Originaire du village d'Echo dans la paroisse des Avoyelles, une partie francophone de la Louisiane que l'on a tendance à oublier, elle détient une maîtrise en éducation et a enseigné plusieurs matières, dont le français bien sûr. Quand elle n'est pas chez elle à Alexandrie où elle est employée comme agente d'achat, elle voyage beaucoup. Sa poésie en anglais se trouve dans plusieurs anthologies.

Eve Fournet- Née et élévée à Lafayette, elle a obtenu des diplômes de l'Académie du Sacré Cœur à Grand Coteau et de l'Université du sud-ouest de la Louisiane, ayant décroché de cette dernière un B.A. avec thèse d'honneur sur Colette, une M.A. avec un mémoire sur *Tante Cydette* de George Dessommes et un Ph. D. en Études Francophones. Elle enseigne le français à l'Université de l'État de la Louisiane à Bâton Rouge, où elle est connue sous un autre nom. Lorsqu'elle ne s'occupe pas de ses deux enfants, elle trouve le temps de "jongler avec les mots".

May Waggoner- Née à New York, élévée dans le Mississipi, May Waggoner est membre de la faculté à l'Université du sud-ouest de la Louisiane à Lafayette depuis 1970. Elle a remporté de nombreux prix de poésie en France et aux États-Unis, y compris le Deep South Writers' Conference trois fois en poésie et une fois en prose. Elle est la traductrice de l'édition critque du roman louisianais *Pouponne et Balthazar*, écrit par Sidonie delaHoussaye. Son recueil de poésie, *La mer attendra*, a été publié par le Centre de création littéraire à Grenoble en 1990.

Jean François- Il est originaire et résident de Lafayette. "Les Quatre Saisons de Danté Hébert" a été la première nouvelle couronnée par le concours *France-Louisiane Franco-Américainie* dans la catégorie louisianaise. Il est très actif dans les Fils de la Révolution Américaine et la Guilde des Écrivians de l'Acadiana, ayant été président de cette deuxième association pendant deux ans. On attend la prochaine parution de son roman en anglais, *The March*.

Beverly Matherne- Sa troisième collection de poésie, *La Grande Pointe*, 1995, est publiée chez Cross-Culturel Communications à Merrick dans le New York. Elle enseigne l'écriture en création

à la Northern Michigan University à Marquette. Elle a gagné le premier prix de poésie en français au Deep South Writers' Conference à l'University of Southwestern Louisiana à Lafayette en 1991 et 1997. "Le Hangar à Tabac" est sa première nouvelle.

Charles Larroque- Natif de Jeanerette dans la paroisse d'Ibérie, Charles Larroque enseigne le français et le tourisme culturel dans la paroisse de Lafayette. Il est co-auteur d'un guide de voyage sur la Louisiane et il est actif dans le mouvment du renouveau de la langue française en Louisiane. Il habite aujourd'hui à Lafayette avec son épouse, Doris Côté, et leurs enfants Amélie, Aimée et Emmanuelle.



DATE	ISSUED TO
9/4/13	Shelley - Servats
11-30-16	Laurent De Roy